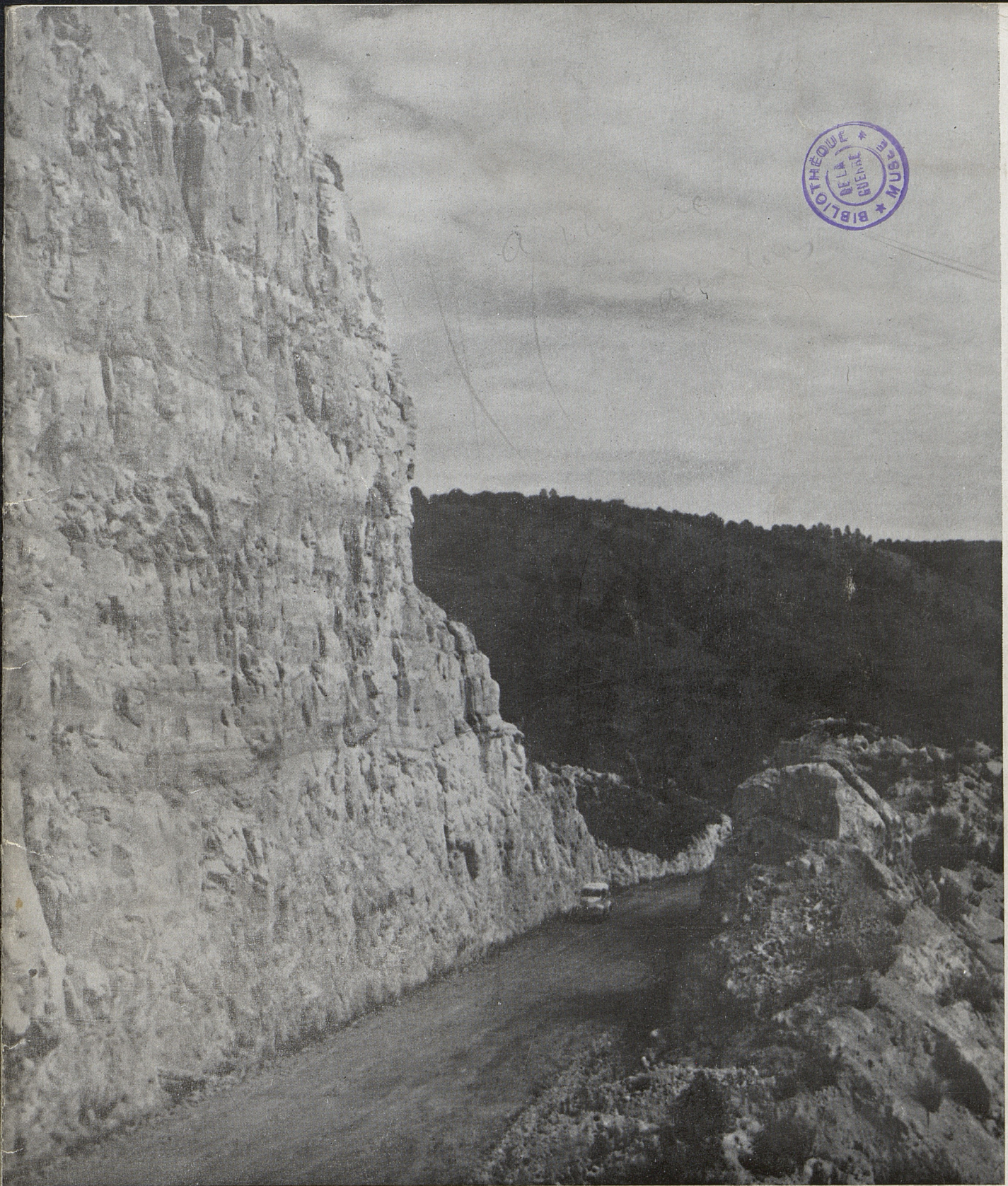




N° 1

Avril - Mai

Juin 1955



40P 6139

Nouvelles du MEXIQUE

LE MEXIQUE ET LA PAIX



M. Adolfo RUIZ CORTINES, Président des Etats-Unis du Mexique.

POUR tous les hommes qui ont pris conscience de la gigantesque ruine qu'impliquerait une nouvelle guerre, le maintien de la paix internationale constitue l'aspiration la plus profonde et la plus spontanée. Cependant, devant les possibilités de consolider une paix authentique, de sérieux obstacles se dressent encore. Il convient de les reconnaître avec netteté si l'on veut les franchir avec décision.

Le Mexique n'ignore pas qu'une conflagration générale signifierait, pour lui aussi, une immense épreuve. Il sait aussi que la justice, la liberté et la paix — les valeurs les plus hautes dans la vie politique des hommes — exigent de chaque peuple, intégrité, constance, prudence et foi. De là le souci que nous avons eu sans cesse, de régler notre action internationale sur les principes que ces valeurs imposent aux Etats, en respectant dans toutes les occasions les droits des autres, en manifestant toujours avec dignité notre indépendance et, dans la mesure de nos moyens, en nous efforçant de faciliter les tâches de la coopération mondiale grâce à la compréhension et à l'aide mutuelles.

En orientant ainsi notre activité, nous avons suivi une route claire : celle du Mexique, la voie que nous trace notre tradition, en tant qu'interprètes d'un pays qui ne conçoit point la paix sans la liberté, ni la liberté sans la garantie de la justice. C'est pourquoi, au sein des organisations internationales auxquelles le Mexique appartient, avons-nous exprimé sincèrement la conviction qu'il ne sera possible de trouver une solution constructive aux principaux problèmes actuels, que si tous les Etats faisant partie de ces institutions admettent les postulats qui les régissent sur le plan juridique ; des postulats qui, d'ailleurs, pourraient avoir une portée encore plus vaste, et une plus grande efficacité sur le plan économique et social.

(Paroles prononcées par le Président des Etats-Unis du Mexique, M. Adolfo Ruiz Cortines, dans son Rapport au Congrès, le 1^{er} septembre 1954.)

Quelques mots d'introduction

LE Mexique a en France d'excellents amis. Les Français qui l'ont visité gardent de lui, de ses institutions, de ses paysages, de ses hommes, un souvenir très vivant, éloquent parfois et presque toujours émouvant. Depuis dix ans, les échanges culturels entre les deux pays ont considérablement augmenté et le rythme de leurs relations s'est intensifié de la façon la plus heureuse. Nombreux sont déjà les artistes, les écrivains, les universitaires français qui ont eu l'occasion de passer au moins quelques semaines, en des voyages de plaisir ou d'études, soit dans la capitale du Mexique, soit dans ces sites célèbres qui ne cessent d'être le lieu de pèlerinage des archéologues et des américanistes les plus distingués : Chichén-Itza, Uxmal, Monte Albán, Palenque, Tula, Teotihuacán... Un centre exemplaire, l'Institut Français d'Amérique Latine, fonctionne au Mexique depuis 1945. L'Alliance Française compte dans mon pays quatorze groupes singulièrement actifs et renommés. La science, les lettres et les arts de la France trouvent chez nous un accueil cordial, un milieu propice, des connaisseurs éclairés, probes et fidèles.

En France, une exposition inoubliable de l'art mexicain fut présentée au public parisien au cours de l'année 1952. Quelques mois plus tard, mon prédécesseur, l'Ambassadeur Jiménez O'Farrill, inaugurerait, à la Cité Universitaire, la Maison du Mexique. M. Jean Sarrailh, Recteur de l'Université de Paris et M. Nabor Carrillo, Recteur de notre Université Nationale, l'accompagnaient dans cette cérémonie. Sous la direction de M. Manuel Cabrera, environ cinquante jeunes Mexicains partagent actuellement, avec bien d'autres jeunes venus d'Afrique, d'Amérique, d'Asie et de différentes nations d'Europe, le privilège d'étudier à Paris, sous un ciel dont Jean Moréas disait qu'il est « merveille du monde ».

Les intellectuels mexicains prennent toujours avec plaisir le chemin qui les mène en France. Trois membres du Collège National du Mexique étaient récemment encore à Paris. Ils donnèrent, en Sorbonne, d'intéressantes conférences à cette occasion. Par décision de M. le Président Ruiz Cortines — à qui nous devons la création de cette revue — a été instituée la bourse « Hidalgo », dotée d'un prix de 560.000 francs, destiné à récompenser l'effort d'un professeur français qui s'attachera à explorer et à éclaircir quelque point important de l'histoire du Mexique. Paris accueillera bientôt une Exposition du Livre Mexicain Moderne.

Installée dans les grands salons de la Sorbonne, et enrichie par quelques ouvrages précieux appartenant à la Bibliothèque Nationale, cette exposition sera une nouvelle manifestation de l'amitié franco-mexicaine.

La revue « Nouvelles du Mexique », que je salue en ces pages liminaires, se prépare, elle aussi, à resserrer une telle amitié. Etablie et distribuée par les Services de l'Ambassade que j'ai l'honneur de diriger, elle n'aspire qu'à assurer au lecteur de bonne foi une meilleure connaissance de ce qu'est le Mexique et de ce qu'il fait.

Peut-être, devant certains articles, ce lecteur se demandera-t-il si le titre même de la revue correspond à l'étendue des thèmes signalés dans la table des matières. Les pages d'anthologie qu'elle comporte, consacrées dans ce numéro à Sor Juana Inés de la Cruz, certaines études sur l'art d'hier (y compris le passé précolombien) sont-elles vraiment des « nouvelles » du Mexique d'aujourd'hui ?

A mon avis, elle le sont. Elles le sont en ce sens qu'à travers ses immenses contrastes, le Mexique constitue une entité culturelle indivisible, dont la continuité ne peut être appréciée à sa juste valeur si l'on ne connaît pas, à la fois, sa diversité extérieure indiscutable et sa volonté d'unité intérieure et de réelle coopération internationale. D'où la nécessité de faire alterner dans cette publication, avec les nouvelles de l'industrie, de l'agriculture, de la banque et du commerce, le compte rendu des œuvres techniques les plus modernes et, pour la même raison, les monuments d'une présence nationale qui témoigne d'un passé séculaire. Car, je le dirai une fois de plus : le Mexique est un pays très jeune — et très ancien. Une telle jeunesse du pays, une telle ancienneté du peuple, se reflèteront dans cette revue, dans un ordre que nous souhaitons attrayant.

Au seuil de cette entreprise, je forme des vœux pour que les « nouvelles » d'une nation qui, comme le Mexique, aime la liberté et l'intelligence, éveillent en France, terre d'intelligence et de liberté, un profond écho de sympathie. Puissent-elles ainsi contribuer, dans un esprit de collaboration et de paix, à la confiance réciproque de nos gouvernements et à la compréhension humaine de nos peuples.

Jaime TORRES BODET
Ambassadeur du Mexique.

REGARDS

SUR L'HISTOIRE DU MEXIQUE

par le Dr. Silvio ZAVALA,

Membre du Colegio Nacional, Directeur du Musée d'Histoire du Mexique



Il y a plus de dix mille ans, des hommes venus d'Asie peuplèrent le continent américain. Ils connaissaient le feu ; leurs armes et leurs instruments étaient de pierre, d'os et de bois. Si des tribus se consacraient à la pêche, d'autres chassaient ou s'adonnaient à la cueillette de fruits. Enfin, vinrent des peuplades agricoles qui cultivaient une plante essentielle à l'alimentation américaine, acclimatée, plus tard, en d'autres parties du monde : le maïs.

Au cours de leurs pérégrinations, ces immigrants avaient découvert des terres nouvelles favorables à leur existence. De ces terres, aujourd'hui, le Mexique,

Certaines peuplades s'étaient établies en des contrées basses et chaudes, comme celles sises au bord du Golfe Mexicain ; mais les groupes les plus importants avaient préféré les plateaux où sont encore concentrés un nombre considérable d'habitants de notre pays.

Il y eut de grands progrès matériels. A la culture du maïs s'ajouta celles d'autres plantes utiles : cacao, tomate, coton, agave, haricots. Le dindon fut domestiqué. Pour conserver ou servir les aliments, les hommes d'alors utilisaient des récipients en terre cuite d'une grande variété de formes et de couleurs. Ils se paraient de riches ornements de plumes. Différenciés, on trouvait parmi eux des prêtres, des guerriers, des commerçants, et le peuple, proprement dit. Les rites de leur religion, solaire, comportaient le sacrifice humain.

Les peintres et les sculpteurs devinrent remarquables. L'architecture se développa : villes, places, pyramides, temples, frontons de jeu de pelote, l'étude de l'astronomie permit d'établir des calendriers précis en rapport avec les rites. Des idiomes, comme le nahuatl et le maya, atteignirent un grand raffinement.

Ce degré de civilisation fut connu de différentes régions, qui en ont gardé d'importants témoignages : villes mayas de Chichén Itza et Uxmal ; sculptures « olmèques » et « totonaques », sur les côtes de Veracruz et de Tabasco ; constructions zapotèques de Monte Albán, à Oaxaca ; céramiques de la côte occidentale. Au centre même du Mexique surgit la majestueuse ville de Teotihuacán et celle, toltèque, de Tula.

Après une époque de luttes les Aztèques s'établirent à Tenochtitlán, en 1325. C'est là que l'on édifia la capitale actuelle du Mexique. Des groupes indépendants se maintinrent, tels les Tlaxcalteques et les Tarasques de Michoacán ; dans la vaste région qui s'étend plus au nord les nomades Chichimèques et, en marge, des tribus moins développées. L'on peut voir, dans les musées d'Amérique et d'Europe, des céramiques et des sculptures indiennes d'un grand intérêt historique et artistique.

L'autre grand courant d'hommes et de culture qui a contribué à la formation du peuple mexicain est venu d'Europe, après la découverte des Antilles par Chris-

tophe Colomb, en 1492. Une expédition d'Espagnols, partie de Cuba sous le commandement de Hernán Cortés, fit, en 1521, la conquête du Mexique, malgré l'héroïque résistance des Indiens conduits par Cuauhtémoc.

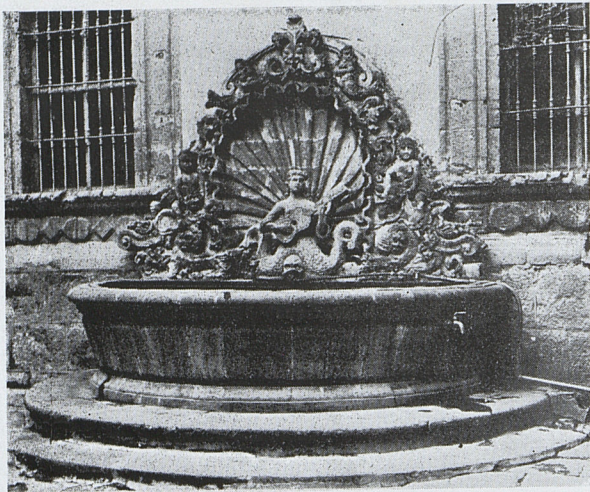
La pénétration espagnole apporta des changements profonds dans les conditions matérielles et sociales du Mexique, où apparurent le blé, le sucre, la roue, la charrue, le bétail, des instruments de fer, des armes à feu, la monnaie frappée, des navires, la voûte, l'écriture et l'imprimerie.

Une invention de Bartolomé de Medina, essayée d'abord au Mexique, permit, dès le XVI^e siècle, l'extraction de grandes quantités d'argent par un procédé d'amalgame avec le mercure. Ces trésors modifièrent profondément l'économie européenne. Au Mexique, l'on vit surgir des propriétés minières et s'étendre des exploitations agricoles et pastorales. Dans des villes — au tracé presque toujours rectangulaire —, l'on édifia des temples et des maisons de pierre de style européen. Au long des routes, des chariots de bêtes de somme, remplaçant le porteur humain. Des fonctionnaires sévèrement contrôlés par la Métropole furent chargés d'y amener les métaux précieux et les produits du pays, en échange de vins, de papier, d'huile d'olive, de mercure. Sur la côte du Pacifique, une ligne de navigation assurait le trafic du port d'Acapulco avec Manille et le poste péruvien de Callao. Ainsi partait l'argent d'Amérique, en paiement de soieries, d'ivoires et d'autres articles d'Orient. Au bord du Golfe, sur la côte du Pacifique ou à l'intérieur du pays, de grandes foires permettaient périodiquement le commerce de ces marchandises. Et la colonisation étendit ses bourgs, ses fortins, ses missions vers le Nord, jusqu'au Texas, le Nouveau Mexique et la Californie.

En Nouvelle-Espagne (ainsi que la nommaient les colonisateurs) se constitue une population créole, descendante des émigrants d'Europe. Réduit par les guerres, l'asservissement et les épidémies, le nombre des



Masque d'or du dieu Xipe, découvert dans la tombe 7 de Monte Alban.



Fontaine baroque du XVIII^e dans la cour de l'ancien Palais des Comtes de Santiago, Mexico.

Indiens demeure important. Ils se mélangèrent souvent avec les nouveaux venus ; cela fit du Mexique un pays où plusieurs éléments raciaux et culturels sont étroitement associés. En certaines régions, des Noirs amenés d'Afrique comme esclaves, se mêlèrent, à leur tour, aux Indiens et aux Blancs.

La monarchie espagnole avait établi au Mexique un gouvernement de Vice-Rois. Ces derniers représentaient personnellement le monarque. Ils n'obtenaient ce titre que pour un certain nombre d'années et avaient à charge l'administration politique et militaire. Au cours des trois siècles de domination espagnole, soixante-deux Vice-Rois se succédèrent. Parmi eux, l'on compte parfois d'habiles Gouverneurs. Par exemple, Antonio de Mendoza et Luis de Velasco, au temps de la Maison d'Autriche, et sous le règne des Bourbons, Revillagigedo et Bucareli.

Les mœurs témoignaient de l'influence chrétienne. Les missionnaires s'employèrent à convertir et catéchiser les Indiens. L'Eglise s'enrichit considérablement. Elle créa des orphelinats, des asiles, des hôpitaux des pensionnats de jeunes filles. L'Inquisition veilla sur l'orthodoxie des fidèles. On construisit des monastères, des églises, des cathédrales. Dans les collèges et les universités — celle de Mexico date de 1551 —, l'on enseigna le latin, la philosophie et d'autres disciplines. Malgré la survivance des dialectes indigènes, l'espagnol devint la langue usuelle. Des écrivains s'imposèrent, comme la poétesse Sor Juana Inés de la Cruz au XVII^e siècle.

A Mexico, ou dans des villes de province, comme Guadalajara, Valladolid (aujourd'hui Morelia), Guanajuato, Querétano, Puebla, Oaxaca, l'on conserve précieusement les vestiges de l'ancienne civilisation indigène, aussi bien que les monuments, les œuvres artisanales, les peintures, les livres de cette époque espagnole où les styles d'origine européenne (le plâtréscue, le baroque, et plus tard, le néo-classique) connurent un grand épanouissement.

Au XVIII^e siècle, l'Espagne et ses possessions d'Amérique subirent l'influence de l'époque des lumières, notamment à travers la pensée française. Il s'ensuivit des réformes administratives : on s'efforça d'apporter un développement nouveau à la production et au commerce. On vit s'établir de grandes fortunes au Mexique grâce aux mines, à l'agriculture, aux affaires, ainsi que, par la suite, à l'industrie textile de la laine et du coton. Dans la capitale et dans certaines villes de province, il y eut raffinement des mœurs et perfectionnement des études. L'un des établissements les plus illustres était l'Ecole des Mines. Des explorations scientifiques

furent menées à bien. L'on organisa le Jardin Botanique et l'Académie des Beaux-Arts. Les premiers périodiques parurent. L'urbanisme fit des progrès. Des édifices somptueux abritèrent l'Hôtel des Monnaies, les Collèges, les Hôpitaux, les Hospices, et l'on construisit des greniers à céréales afin de prévenir les disettes. En même temps que l'on élevait de nouvelles églises, de puissants personnages se faisaient bâtir des habitations magnifiques, aux nobles proportions et aux vastes patios. Des aqueducs, des ponts, des chaussées, des avenues, des jardins publics vinrent compléter de telles œuvres d'utilité et de luxe.

En contraste avec tant de témoignages de richesse et de civilisation, le peuple, manquait de terres, était assujéti, forcé au travail dans les grands domaines, ou vivait pauvrement dans les villes, tout comme les peuples d'Europe sous les anciens régimes. L'aspiration à cette liberté enseignée par les écrivains et les philosophes, les exemples des révolutions — celle de la France et celle de l'Indépendance, aux Etats-Unis — s'ajoutaient à l'inquiétude populaire.

L'invasion de l'Espagne par les armées de Napoléon, en 1808, allait précipiter le cours des événements.

Son indépendance a coûté au Mexique de grands sacrifices. Il y eut des périodes de lutte intense, à partir du 16 septembre 1810, entre les insurgés et les régiments royaux. De grands chefs comme Hidalgo, Morelos et Mina, l'Espagnol libéral, y laissèrent leur vie. Nombre de régions, et en particulier celle, minière, de Guanajuato, furent dévastées par la guerre.

Enfin, en 1821, un pays libre naît. Après le court intervalle de l'Empire créé par Agustín de Iturbide, le chef militaire qui réalisa l'Indépendance, et sous le commandement duquel les provinces de l'Amérique Centrale furent pour une brève période rattachées au Mexique, la Constitution de 1824 établit le régime républicain et reconnut l'égalité de tous les citoyens, sans distinction de race ou de classe sociale.

Ayant réitéré le monopole de l'Espagne sur son commerce, le Mexique instaura des relations économiques avec différentes nations et fit appel à leurs capitaux, à leurs ingénieurs, à leurs négociants, même à leurs marchands de mode, qui tous devaient contribuer à modifier ses coutumes. On veut instruire le peuple afin de rendre possible le fonctionnement des institutions républicaines. Tous ces changements ne vont pas sans luttes intestines, à plusieurs reprises influencées par le général Santa Anna. En 1847, la guerre avec les Etats-Unis coûta au Mexique la perte de la moitié de son territoire. Cette guerre a laissé vivant le souvenir de la défense du Château de Chapultepec par les Cadets, les « Niños Héroes ».

Pour consolider les principes libéraux et renforcer le pouvoir civil, une nouvelle Constitution fut promulguée en 1857. Les luttes intérieures eurent leur répercussion à l'étranger. Une intervention appuyée par Napoléon III, tenta de créer un empire (1864-1867), qui fut offert à l'archiduc Maximilien d'Autriche et à son épouse Charlotte princesse de Belgique. De la campagne militaire, il faut rappeler la bataille de Puebla, livrée le 5 mai 1862. Tant par sa défense de la cause républicaine que par sa résistance à l'intervention, s'illustre la personnalité de Benito Juárez, auteur de la célèbre phrase : « Le respect du droit d'autrui, c'est la paix ».

D'importantes réformes au régime de la propriété ecclésiastique, de l'administration des cimetières, du registre civil des actes de naissance, de mariage et de décès, de l'enseignement laïque, furent remises en vigueur après la restauration de la République. Un disciple d'Auguste Comte, le savant mexicain Gabino Barreda, jeta les bases d'une réforme des études qui contribua à la formation des nouvelles générations.

Le gouvernement démocratique ne put encore se rétablir. La vie politique du Mexique fut soumise, pendant trois décades, à la dictature de Porfirio Díaz. Pendant

cette période les finances furent stabilisées, de grandes voies ferrées furent construites, les ports aménagés et modernisés. Justo Sierra, Ministre de l'Instruction Publique, développa l'enseignement. L'architecture, le mobilier, la couture, les goûts littéraires furent largement influencés par la France.

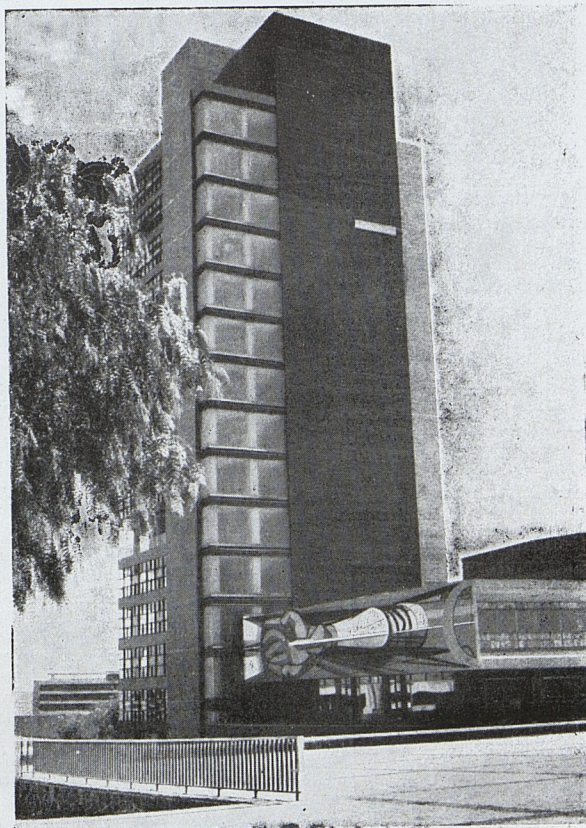
La révolution, commencée le 20 novembre 1910 par Francisco I. Madero, mit fin à la dictature. Il y eut alors un vaste mouvement social qui donna naissance, en 1917, à une nouvelle constitution inspirée de principes avancés. La réforme agraire favorise les paysans ; les syndicats de travailleurs sont organisés ; l'éducation populaire est considérablement étendue.

Le pétrole cessa d'être exploité par des Sociétés étrangères, et fut nationalisé en 1938. On entreprit d'importants travaux d'irrigation ; un vaste réseau de routes et de lignes d'aviation facilitèrent la circulation et le tourisme. Les relations de voisinage entre le Mexique et les Etats-Unis ont influencé les mœurs.

On peut donc dire que la nation a évolué dans tous les domaines. Bénéficiant de la paix intérieure, démo-

cratiquement représentée, jouissant de ses libertés, elle proclame, sur le plan international, le pacifisme et le respect de ses droits et de ceux d'autrui. Elle a accueilli des hommes persécutés dans d'autres pays pour des raisons politiques, ou victimes des guerres. Sa population atteint aujourd'hui près de vingt-neuf millions d'habitants. Des techniciens compétents étudient ses ressources naturelles et modernisent ses entreprises. Les travailleurs des villes et des campagnes jouissent de la protection légale et d'avantages sociaux : on n'y connaît point de préjugés raciaux, on veille au progrès des Indiens.

Des Universités et des Instituts disposent d'installations modernes ; dûment protégé, le patrimoine archéologique et historique est l'objet d'incessantes études ; des œuvres originales apparaissent dans la littérature, la peinture et les arts populaires. Le voyageur trouve, sans doute, bien des aspects que les Mexicains souhaiteraient meilleurs. Mais la connaissance de l'histoire permet de comprendre la nature des problèmes que ce peuple, en pleine transformation, s'efforce de résoudre, par le sacrifice le courage, l'amour de l'indépendance et de la liberté.



« ...Certaines Universités disposent d'installations modernes... »

QUELQUES CONTRIBUTIONS DES INDIENS A LA CIVILISATION MONDIALE

par Alfonso CASO,

de l'Académie d'Histoire, Membre du Colegio Nacional,
Directeur de l'Institut national Indigéniste



Fresque représentant le Paradis Terrestre. Teotihuacan (Mexique) vers le VI^e siècle après J.C.

DES la découverte du Nouveau Monde, de grandes inventions indiennes furent presque immédiatement incorporées à la culture universelle. S'il est certes impossible, en un article, de les énumérer en détail, du moins pouvons-nous dire qu'elles ont été fort diverses.

Les conquérants en anéantirent quelques unes des plus remarquables, parce que contraires aux conceptions européennes, comme l'organisation de l'Etat chez les Incas. Parfois, il y eut concurrence entre l'Amérique et l'Europe à propos d'inventions ou de découvertes d'ordre semblable : par exemple, la fabrication du papier, ou les calendriers aztèque et maya. Ce fut le calendrier chrétien qui prévalut, malgré la division annuelle plus parfaite de l'aztèque. Par contre, d'autres découvertes et inventions demeurèrent inégalées, en Europe, et triomphèrent. Parvenues jusqu'à nous, elle concernent plus particulièrement la culture des plantes et la domestication d'animaux.

Nous laisserons de côté les plantes comestibles ou médicinales, et nous

nous occuperons de celles que les Indiens utilisaient à des fins industrielles, et que nous utilisons encore aujourd'hui, ou que nous avons récemment remplacées, après combien de siècles !

LE TABAC

C'est peut-être la plante la plus connue de l'humanité. Aucune autre, a-t-on dit, n'a autant d'amis. D'origine mexicaine, tous les pays en font usage, si bien que l'industrie du tabac est devenue l'une des plus importantes du monde. On le trouve à l'état sauvage, au Mexique ; mais, de toutes ses variétés cultivées, celle qui a la plus grande valeur commerciale, et que l'on consomme pratiquement partout, porte le nom scientifique de *Nicotiana tabacum*, L. D'autres espèces sont vraisemblablement aussi d'origine mexicaine : *Nicotiana rustica*, L., *Nicotiana quadrivalvis*, Purch, *Nicotiana bigelovii*, Torr, et *Nicotiana repanda*, Willd.

Les Aztèques, qui employaient le tabac comme médicament, ou pour leur plaisir, ou pour des offrandes rituelles, l'appelaient *picietl*. Le tabac

gardé dans unealebasse (*yetecomatl*) était caractéristique des prêtres et les aidait à supporter les longs jeûnes qu'exigeaient les rites.

LA GOMME-RESINE DU SAPOTIER

Elle est produite en abondance dans une région très limitée de l'Amérique Centrale qui comprend une partie du Yucatán, de Campeche et Quintana Roo, de Belice et du Guatemala, par le « chicozapote » ou *xicotzapotl* (sapotillier ou sapotille — il faudrait écrire, littéralement : sapotier à hannetons). Les Indiens Mayas apportaient le *tziçtli* au Mexique où l'on usait aussi d'un succédané fait de goudron et de la cire de certaines larves : l'*axin*, que, d'ailleurs, la manufacture des célèbres plateaux et vasques d'Uruapan utilise toujours.

Cette fameuse « gomme à mâcher », les Américains du Nord l'ont répandue dans le monde entier, après l'avoir connue des Mexicains, en même temps que les préjugés et tabous qui, jadis, réglementaient son usage. Sahagún qui fut franciscain et déjà ethnologue, au XVI^e siècle, nous dit

que les hommes aztèques ne mâchaient le **chicle** qu'en secret ; les femmes mariées s'abstenaient de le faire hors de leur maison. Il n'y avait que les jeunes filles et les prostituées pour, devant tous, faire « claquers leurs dents comme des castagnettes », ce que l'on considérait, comme aujourd'hui, de fort mauvaise éducation.

LE CAOUTCHOUC

Si, bien longtemps avant la conquête, les Indiens du Mexique et de l'Amérique Centrale n'avaient pas découvert le caoutchouc, comment rouleraient actuellement nos automobiles ? Sahagún nous dit que l'on trouvait le caoutchouc chez les **Olmèques**, c'est-à-dire dans la région de Tabasco et du sud de Veracruz. D'ailleurs, « Olmèque » signifie simplement : habitant du pays du caoutchouc. Et s'il se trouvait là, connu depuis des temps fort reculés, ne nous en étonnons point, puisque la région olmèque nous révèle une belle et antique civilisation, contemporaine des premiers niveaux archéologiques de l'Amérique Centrale, et peut-être la plus haute manifestation de cette culture mère d'où naîtront les civilisations classiques téotihuacanes, totonaque, mixtèque, zapotèque et maya.

Les Aztèques utilisaient le caoutchouc de différentes manières. Ils en faisaient, pour leurs jeux traditionnels, de grosses balles, que les conquistadors admiraient pour leur élasticité. Ces jeux étaient pratiqués dans toute l'Amérique Centrale, aux Antilles, au Nord-Ouest du Mexique et jusqu'à l'Arizona.

On employait aussi le caoutchouc à des fins rituelles : on l'associait au culte des dieux de la pluie, et, fondu

en gouttes, aux parures de papier bleu et blanc du dieu **Tlaloc**. En caoutchouc moulé, les Aztèques fabriquaient des statues de divinités, ces **ulteteo** (dieu de caoutchouc) qui, comme celles de copal, jouaient un rôle important dans les cérémonies du culte.

Une invention que l'on pourrait croire récente, les semelles de caoutchouc, était connue des Tlaxcalteques qui portaient des sandales, comme nous l'apprend un chroniqueur du XVI^e siècle.

Les balles, les poupées, les semelles de caoutchouc ne sont donc pas des inventions modernes, mais très anciennes et mexicaines.

LES FIBRES

La culture des plantes à fibres est l'une des plus importantes contributions de l'Indien de l'Amérique Centrale à l'économie mondiale. Le coton, l'agave, le chiendent, la « pita » et « l'extle » ont multiplié les possibilités industrielles de l'Europe.

Le coton actuellement utilisé dans le monde est d'origine mexicaine. Il était cultivé, depuis des millénaires, par les Indiens. Parmi les vestiges d'une des plus anciennes civilisations du Mexique, l'on a trouvé de la toile de coton. Il devait, certes, être familier aux populations préhistoriques de la Méditerranée ; mais le **Gossypium barbadensis** du Mexique a remplacé, aujourd'hui, tous les cotons du Vieux Monde.

L'agave, sans aucun doute, vient au second rang. Les Mayas et les Mexicains utilisaient déjà les fibres qu'ils en extrayaient ; ils les tissaient en mailles (**ayate**) ou en trames plus serrées. Longtemps, le Yucatán fut le premier, et le seul, producteur de

« soie végétale ». Par son brillant, sa résistance à l'humidité, par la longueur de ses fibres, l'agave, chaque jour plus apprécié, devient rapidement essentiel à l'industrie mondiale.

Il existe d'autres fibres (« pita », « ixtle », chiendent) qui, sans avoir l'importance de l'agave, figurent dans les exportations mexicaines vers les marchés d'Europe et d'Amérique, et participent à l'économie du pays.

Reste à mentionner les ajoncs, dont les fibres servent à la fabrication de chapeaux, et dont les Aztèques faisaient des couvertures.

LES COLORANTS

Diverses teintures, d'origine végétale ou animale, étaient connues des Mexicains qui les utilisèrent en premier. Les Européens apprirent à se servir de ces matières colorantes, et seulement la découverte récente de l'aniline les firent abandonner.

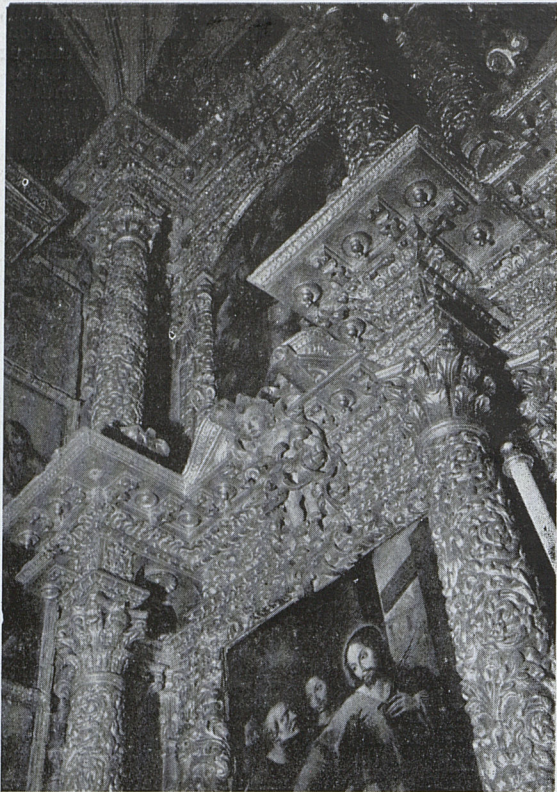
Citons, comme colorants végétaux, le bois de Campêche, le fameux « bois à colorer » dont l'exploitation a failli provoquer des conflits internationaux, en Amérique Centrale, et l'indigo.

Parmi les colorants d'origine animale, la première place revient incontestablement à la cochenille (**no-chixtli**). Déjà, au temps de Moctezuma, elle constituait un chapitre important dans l'énumération des tributs payés au Mexique.

Nous terminerons par la pourpre extraite de petits coquillages marins abondants dans les lagunes des Indiens Huaves du Tehuantepec, et qui, quoique moins répandue que l'écarlate et la cochenille, était considérée comme l'un des colorants les plus précieux.



Le dieu Tlaloc. Vase du début de l'ère chrétienne.



Détail d'un des autels baroques de la Cathédrale de Mexico.

L est des édifices qui, par leur importance historique, leur mérite artistique, leur signification spirituelle, nous apparaissent souverains.

Ainsi en est-il de la cathédrale de Mexico, qui n'est pas seulement le monument religieux le plus prestigieux de la ville, mais de tout le pays. C'est d'elle que le célèbre historien d'art, l'Espagnol Diego Angulo, disait : « C'était, avant 1821, l'édifice le plus important du continent américain ».

Par l'exactitude de son style, qui fait valoir ses lignes principales, par la splendeur artistique de ses portails, par ses tours et la sveltesse de sa coupole, par tous ses détails et par son ensemble majestueux, la cathédrale domine l'immense place où elle s'érige.

L'intérieur, malgré les restaurations dont il fut l'objet, demeure plein de mystère, comme les vieilles cathédrales européennes. Aujourd'hui, les travaux de consolidation et de réfection destinés à lui rendre dans toute la mesure possible son aspect initial, sont presque achevés.

L'histoire de la cathédrale nous est connue par les documents conservés. Mexico a eu, non pas une cathédrale, mais deux. La plus ancienne fut construite de 1524 à 1532 par l'architecte Martin de Sepúlveda. Elle avait trois nefs ; le toit était de bois et elle portait, sur son portail, un écu aux armes de Hernan Cortés. Reconstituée en 1585, elle fut démolie en 1626.

La construction de la cathédrale actuelle fut décidée par décret du 8 octobre 1536. Mais, les travaux n'étant pas entrepris, l'ordre fut réitéré le 8 août 1544. De nouveaux décrets, en 1551 et 1552, insistèrent et

LA CATHÉDRALE DE MEXICO

par Manuel TOUSSAINT

Membre du Colegio Nacional,
Directeur de l'Institut d'Investigations
Esthétiques

fixèrent la répartition des frais qu'entraînerait sa construction dont un tiers devrait être payé par le Gouvernement espagnol, un deuxième tiers par les « encomenderos » et de riches Espagnols, et le troisième tiers par les Indiens.

Tout d'abord, selon la volonté des experts, l'on pensa édifier une cathédrale plus importante que l'actuelle, pareille à la cathédrale de Séville, avec sept nefs, axée de l'Orient au Ponent et les Indiens commencèrent ses fondations. Mais le projet parut excessif, et, à la suite d'une ordonnance du 4 mai 1560, il fallut renoncer à reproduire la cathédrale de Séville, et penser plutôt à celle, nouvelle, de Salamanque. Enfin, le 15 février 1570, il est décidé d'édifier une cathédrale orientée du nord au sud, avec trois nefs et deux chapelles, et un plafond de bois. La première pierre est posée en 1573. En 1615, les murs sont à mi-hauteur.

Informé de l'état des travaux, Philippe III envoya un nouveau projet, celui de son architecte Juan Gomez de Mora, en ordonnant d'étudier celui qui conviendrait le mieux. Décision est prise par les autorités et les architectes, le 19 mai 1616 ; ils s'en tiendront aux plans de Claudio de Arciniega et à ceux de Juan Miguei de Agüero. Par conséquent, ces deux artistes sont les véritables auteurs de notre cathédrale.

Au XVIII^e siècle, on y travaille intensément sous l'administration des Vice-Rois. Chacun d'eux paraît se vouloir « le champion de l'ultime voûte ». La dernière, sur le portail du Pardon, est achevée en 1667 : tout l'intérieur est réalisé.

En cette même année 1667, la cathédrale est solennellement consacrée. Elle l'avait déjà été en 1656, pour la partie achevée.

En 1786, pour l'achèvement de la façade, le chapitre ecclésiastique organise un concours. Le vainqueur est José Damián Ortiz de Castro, auteur des absides et du parachèvement des tours. A sa mort, en 1793, Manuel Tolsa, de Valence, termine l'œuvre. Si Ortiz a été admirable, Tolsa ne l'est pas moins : il a achevé

la partie centrale de la façade, édifié la coupole et participé aux sculptures qui ornent le monument.

La cathédrale possède des œuvres d'art parfaites. Des chapelles anciennes, de style baroque y abritent des peintures et des sculptures rares. La sacristie et la salle capitulaire sont décorées on ne peut plus richement. L'ensemble du chœur, œuvre de Juan Rojas, fut également, en 1695, l'objet d'un concours; l'autel des Rois est de Jerónimo de Balbas, qui le réalisa de 1717 à 1730; la grille du chœur, ouvrage remarquable et unique au monde, vient de Chine. C'est à Macao que l'artiste indigène Quiaulo la travailla avec des métaux précieux. Elle fut installée par les soins de Balbas. La balustrade de cuivre, entre le chœur et le sanctuaire, a été forgée par le maître don Juan de Lemus.

Les peintures de l'époque Coloniale abondent: depuis celles du vieux Pereyris, des Echave — l'Ancien et le Jeune —, de Pedro Ramirez, de Correa, de Villalpando, de Rodriguez Juárez, l'une, peut-être de Zumaya, à celles plus communes, de Ibarra, de Cabrera; d'autres encore: toute une pinacothèque. Des peintures européennes y figurent aussi. Elles sont d'une grande qualité: Martín de Vos Pietro de Cortona, Murillo, et d'autres non encore identifiées.

La sacristie et le Trésor de la cathédrale renferment des ivoires précieux, de somptueux antiphonnaires, de riches ornements, des tissus aujourd'hui introuvables, des ostensoirs d'or et d'argent, d'autres plus humbles ou plus anciens et qui, par là, nous émeuvent davantage.

La chapelle paroissiale a été construite de 1749 à 1768, par Lorenzo Rodriguez, l'un des maîtres du baroque mexicain. Elle adhère à la cathédrale, dans un esprit à la fois d'amour et d'indépendance, en forme

de croix grecque, toute différente du style habituel et pour ainsi dire routinier des églises de cette époque. Rococo, audacieuse, mystique, le contraste qu'elle offre avec la sérénité classique de la cathédrale ne semble fait que pour la recherche d'une harmonie. Il en fut souvent ainsi des vieilles cathédrales espagnoles, ancêtres de la nôtre, au cours de leurs multiples restaurations.

Voilà, fort résumée, l'histoire de notre cathédrale principale. Sa grandeur et sa sérénité semblent être prêtes à accueillir toutes nos aspirations.



Façade de la Cathédrale de Mexico et de la Chapelle paroissiale, vues de la grand'place.



Façade de la Chapelle paroissiale. Détail.



PEINTURE DE MIGUEL CABRERA. Milieu du XVIII^e siècle

SOR JUANA INES DE LA CRUZ

par Alfonso REYES,

de l'Académie Mexicaine,
Membre du Colegio Nacional
Président du Colegio de Mexico

JUANA, personnage vivant et inquiétant, nous est toujours présente. On étudie attentivement son existence, ses écrits, son iconographie : on établit l'inventaire de sa bibliothèque ; et, si l'on parle d'elle, entre nationaux et étrangers, au Mexique, aux Etats-Unis, en Allemagne, si l'on sonde la profondeur de sa foi religieuse, il ne manque pas d'enthousiastes pour la vouloir canonisée. Pour elle, actuelle et populaire, on rompt encore des lances. Le cinéma même s'est emparée d'elle. Et, comme on l'a si délicatement exprimé, il est malaisé de l'étudier sans s'éprendre d'elle.

Son « chemin de perfection » comprend quatre « moments » ou étapes bien connus. C'est d'abord son enfance au village natal, son extraordinaire précocité, son ardent désir de savoir, sa rébellion d'autodidacte.

UN SONNET DE SOR JUANA

*Rose divine, qui en aimable finesse
es dans ton parfum subtil
magistère pourpré de la beauté
et neigeux enseignement de la grâce ;
menace pour l'humaine architecture,
exemple de toute grâce vaine,
dans l'être de laquelle la nature unit
joyeux berceau et triste sépulture ;
combien hautaine en ta pompe, présomptueuse,
superbe, le risque de mourir tu dédaignes,
puis défaillante et craintive
de ta fragile vie donne de mornes signes !
Ainsi, par docte mort et sotte vie,
vivante tu nous trompes, mourante nous enseignes.*

(Traduction de Guy Lévis Mano.)

Ensuite vient un temps où, à la Cour du Vice-Roi, à l'apogée d'un enchantement, elle est toute féminité, connaissance proche de l'amour — et peut-être déjà de la déception, seul tribut qu'une Société non encore préparée à lui donner la direction d'un salon littéraire (comme cela se faisait en France) pouvait rendre à ses talents. Puis, c'est le refuge au Couvent des Sœurs de Saint-Jérôme, petite académie cependant où elle jouit d'un peu de solitude et du respect nécessaire à une jeune fille qui refuse le mariage et, en même temps, ne se veut pas « cloison blanche où tous pourraient laisser une tache ». C'est enfin la quatrième époque, celle de la « porte étroite », gardée de près par son sévère directeur spirituel, le Père Nuñez. La voici, cette Muse de bibliothèque, qui, de ses 4.000 volumes, de ses instruments de musique et de mathématiques, de ses bijoux et de ses propriétés, fait autant d'aumônes, pour vivre deux années de mortification et d'ascétisme, et, au chevet de ses Sœurs atteintes de la peste, se laisser contaminer à son tour. Marchant sur les traces d'une Marie l'Égyptienne sans péché, elle meurt à quarante-quatre ans, à l'une des époques les plus lugubres de l'Ere Coloniale. Le ciel et la terre semblent alors conjurés pour faire désirer la mort : froids, tourmentes, inondations, famines, épidémies, émeutes. Qu'ils l'encensent ou lui soient hostiles, tous veulent réduire cette héroïne à leurs propres dimensions.

L'examen d'une telle vocation n'exige pas moins de profondeur. En écoutant sa sœur qui étudie, elle apprend à lire, seule, à trois ans. A cinq, elle écrit. Elle n'a pas six ans lorsqu'elle se refuse à manger tout fromage, ayant entendu dire « qu'il rend stupide ». A huit ans, c'est une poétesse. Et, puisque les femmes ne sont pas admises à l'Université de Mexico, elle veut y entrer, devrait-elle pour cela porter des vêtements d'homme. A Mexico, en vingt leçons, elle apprend la grammaire et le latin. Ses « quatre diplômes » lui suffisent pour confondre les Docteurs qui l'interrogent. Nouvelle Catherine d'Alexandrie, elle réduit à néant arguments et répliques, tel « un vaisseau royal — disait le Vice-Roi — qui devrait se défendre contre quelques chaloupes ». Répondant par avance à Schopenhauer (« des femmes aux cheveux longs et aux idées courtes »), si une étude lui est difficile, elle se châtie en se coupant quatre ou six doigts de cheveux, bien qu'elle sache qu'ils sont « un ornement appréciable, surtout dans l'adolescence fleurie », et s'enferme, s'isole, jusqu'à ce qu'elle ait vaincu la difficulté.

Apportant ainsi une authentique contribution à la connaissance intellectuelle, Juana découvre non seulement que l'alternance des disciplines est un repos, que « tandis que court la plume, le compas se repose », et que si « l'on joue de la harpe, l'orgue se tranquillise », mais encore qu'il existe un enchaînement entre les facultés mentales, et qu'elles s'ajoutent l'une à l'autre par une sorte de métaphore intérieure. « Je voudrais persuader chacun par mon expérience que non seulement elles ne se gênent point entre elles, mais qu'elles s'aident, s'éclairent, s'ouvrent des chemins les unes aux autres. C'est la chaîne figurée par les Anciens, sortant de la bouche de Jupiter ; à ses maillons pendent enlacés toutes les choses ».

Sor Juana est musicienne et poétesse, mathématicienne et théologienne. Si elle ne saisit pas bien un objet, elle le pénètre rapidement par un autre côté. Sor Juana est sans conteste l'une des organisations mentales les plus vigoureuses que nous connaissions. Mais pourquoi nier en elle la poétesse pour ne reconnaître que « l'intellectuelle » ? Que les bons poètes aient été cultivés et intelligents, est-ce sortir d'une norme ? Il existe des monstres de la grâce, c'est vrai. Ce sont, eux, et non pas les premiers, qui constituent l'exception.

La poésie de Sor Juana se caractérise par l'abondance et la variété, ainsi que par la perfection technique sous toutes ses formes et dans tous ses genres. Chez elle, le métier ne laisse jamais à désirer. Poèmes lyriques ou pastoraux, sonnets, romances, compliments, Noël, rondeaux, chansons sont d'une facture qui accuse, d'une part, l'enrichissement accumulé pendant des siècles par la poésie espagnole, et, d'autre part, le don de Sor Juana. Juana représente la fin d'une époque poétique. Toutes les formes assumées, après la Renaissance, par la poésie lyrique du Siècle d'Or, parviennent jusqu'à elle, et c'est peut-être en elle que l'on peut les apprécier pour la dernière fois, comme dans une galerie prestigieuse.

Sor Juana écoute les voix qui partent de tous les horizons : ce serait une lourde erreur de la croire assujettie totalement au gongorisme, ou bien volontairement « difficile », alors que telle n'a jamais été son intention. Sa poésie religieuse suit le cours diaphane de Fray Luis ou de Saint Jean de la Croix.

Bientôt elle s'élève aux réflexions morales, en des sonnets dont le « conceptisme » bien équilibré comporte un mouvement pendulaire. Ils montrent cela même qu'ils effacent — propre image de la perplexité ! — ; et ils s'achèvent dans une décision sans appel, à la limite de ce carrefour où nous mène toute méditation sur notre conduite. D'autres fois, ce sont des « romances » qui relèvent à la fois du chant et de la conversation, privilège de cette forme « espagnolissime »... Ceux de Sor Juana sont comparables aux meilleurs de son époque.

On est surpris de trouver en cette femme une originalité qui de loin dépasse les modes. Il nous surprend, cet univers de religion et d'amour mondain, de sentiment et de science, de coquetterie féminine et de sollicitude maternelle, de courtoisie et de sens populaire, de tendresse et d'audace, de plaisir et de gravité, et même, de claire conscience des réalités sociales : l'Amérique devant le monde, l'essence du fait mexicain, le contraste entre le Créole et l'homme de la Péninsule, l'assimilation de l'Indien, la liberté du Noir, la mission de la femme, la réforme de l'éducation.



PRESENCES et VESTIGES OAXACA

par *Ignacio BERNAL*

Conseiller Culturel à
l'Ambassade du Mexique, à Paris

Les gens d'Oaxaca ont conservé les caractères de leurs ancêtres dont les traits ornent les urnes zapotèques...

IL y a, au Mexique, des contrées qui sont demeurées nettement indigènes avec, cependant, des retouches, un vernis qui appartient à la culture occidentale. L'une d'elles, importante, est celle d'Oaxaca. C'est un Etat dont le territoire de 94.211 kilomètres carrés occupe l'une des parties les plus montagneuses du Mexique. Il représente, presque exactement, le 5 % du territoire national ; ses habitants, le 5,6 % de l'ensemble de notre population.

Une preuve de ce que les anciennes civilisations indigènes sont bien enracinées ici se voit dans le fait qu'Oaxaca peut être divisé en deux régions, chacune d'elles absolument imprégnée de sa culture originale mixtèque ou zapotèque.

Les Mixtèques vivaient sur la partie orientale et montagneuse de l'Etat ; et nous parcourons longtemps leur territoire en suivant la route Panaméricaine, de Mexico à Oaxaca. C'est une région de petites vallées, enserrées par des montagnes presque toujours dénudées. Une telle topographie ne permit pas, dans l'antiquité, la formation d'empires politiquement forts. Ils étaient constitués en seigneuries, par un ensemble de petites cités-Etats qui, comme en Grèce, parvinrent à une culture extrême qui devait influencer de manière décisive les styles des ultimes époques du Mexique indigène. L'on assista alors à l'épanouissement de l'art infiniment précieux des lapidaires, des orfèvres, des illustrateurs de magnifiques céramiques polychromes ; et il y eut des masques sertis de mosaïques, de turquoises, de jade ; des bijoux d'or comme ceux de la tombe 7 de Monte Albán, et des livres d'histoire enluminés. Cet art était si parfait que les peuplades puissantes du Plateau Central faisaient appel aux artistes mixtèques pour leurs ouvrages les plus précieux. Ainsi, leur style fut si répandu dans les vallées de Puebla et de Mexico qu'il devint l'un des plus solides supports de l'art aztèque.

Aujourd'hui, les blés que l'on cultive dans ces vallées, les animaux domestiques, les abbayes et leurs églises splendides représentent l'apport de l'Espagne au paysage mexicain. Ces églises fortifiées sont des poèmes de pierre. Construites à l'époque de Charles-Quint, au milieu du XVI^e siècle, de style Renaissance, à la fois léger et sévère, elles ont des réminiscences gothiques et s'élèvent, solitaires, sur de pauvres hameaux.

Pour ce qui est de Yanhuitlán, nous y parvenons aisément par la grande route. Il est surprenant que si peu de gens s'y arrêtent, malgré sa beauté et son profond silence. Il est plus difficile de visiter Coixtlahuaca. L'incroyable chemin qui y conduit effraye même les mules, et seule peut le vaincre un plus incroyable camion.

Elle a été dure, l'histoire de ces charmants Mixtèques. Leur région est dénudée, leurs industries sont sans grands moyens. Heureusement, aujourd'hui, l'Institut des Questions Indigènes s'occupe de leurs problèmes, et s'efforce de les résoudre.

Les Zapotèques sont plus privilégiés. Ils vivent dans la région de l'Isthme et, surtout, dans la grande Vallée Centrale d'Oaxaca, si belle et riche que Cortés était fier de porter le titre de Marquis du Val d'Oaxaca.

Voici mon lieu de prédilection. A 1.500 mètres d'altitude, le climat est parfait. Brun, jaune, violet en hiver, tout y est vert et bleu, en été. L'arrivée dans la ville est impressionnante. Elle apparaît à nos pieds, subitement, comme une île espagnole dans une mer indigène. En effet, la ville d'Oaxaca est une île entourée de villages millénaires qui n'ont presque pas changé depuis les temps où ils étaient sous la domination des prêtres de Monte Albán. J'ai exploré beaucoup de ces villages dont l'histoire longue et cachée remonte au moins à un millier d'années avant Jésus-Christ, c'est-à-dire, à une époque dite par les archéologues : Monte Albán I. Au cours de mes expéditions dans la vallée, j'en ai vu presque toutes les ruines antiques — plus de trois cents —, ainsi que les villages d'aujourd'hui, avec leurs habitants immuables. Les témoignages sont si abondants, qu'au premier coup de pioche dans la terre noire, l'on découvre un document ancien : débris de poteries qui n'attendent que l'explorateur. Il y a là une énorme quantité de pyramides, de temples, de fondations d'habitats.

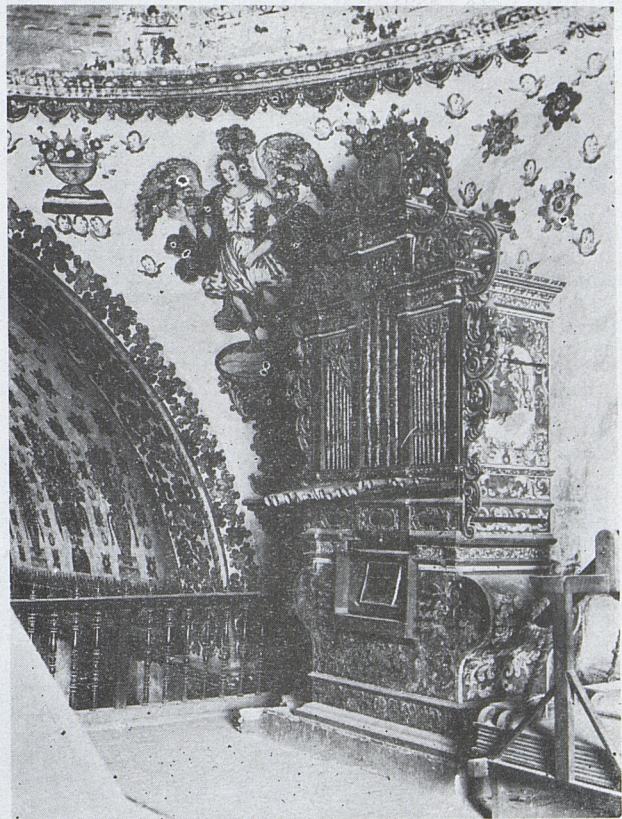
Si la vallée d'Oaxaca est l'éden du touriste, elle est aussi le paradis et le désespoir de l'archéologue. Elle nous montre une puissante présence humaine. Les hommes y ont peu changé. Cent générations se sont succédées, mais les gens d'Oaxaca ont conservé les caractères physiques de leurs ancêtres dont les traits ornent les urnes zapotèques. C'est toujours la même céramique précolombienne et, secrètement, les mêmes croyances en leurs anciens dieux.

Mais revenons à la petite capitale. Elle est enchantée et vétuste, toute en pierre verte. Ses églises et ses maisons du XVIII^e siècle sont magnifiques, ainsi que ses arches épaisses et ses tours trapues, construites pour résister aux secousses sismiques.

Peu de choses survivent, ici, du temps de Juárez, premier fils d'Oaxaca parvenu à la Présidence. Par contre (encore que peu intéressants), de nombreux signes de la longue administration de Porfirio Díaz, lui aussi d'Oaxaca.

Oaxaca pourrait être une somnolente ville de province, avec sa place plantée de lauriers touffus, ses lentes allées et venues, ses petits magasins ; sauf pourtant le samedi, jour du grand marché. Des vallées et des montagnes les plus lointaines arrivent alors vers elle les populations. Le marché, soudain, est redevenu pré-cortésien : Zapotèques, Mixtèques, d'autres indigènes, vêtus de leurs costumes pittoresques et parlant leurs langues. Ils se hâtent, par milliers, pour vendre, pour acheter, ou, simplement, pour rencontrer des amis et recueillir des nouvelles. C'est une fourmilière humaine. Ici, l'on vend de tout : tissus, chaussures, chapeaux, vêtements de confection, des centaines d'objets différents de terre cuite, depuis les marmites jusqu'aux jouets ; des semences, des fruits, des légumes, des plantes médicinales et magiques ; des recettes pour conjurer le mauvais sort ; la bonne aventure. Tout cela, par sections, comme il était prescrit au temps des marchés pré-cortésiens. Les gens flânent, le jour durant ; puis, dans la lumière du soir, ils retournent, par groupes, à leurs villages, ou s'en vont vers un autre marché : celui du dimanche. Ce sont de longues caravanes bavardes, à pied, à dos d'ânes ; des autocars emplissent les routes, soulèvent leur poussière dorée.

Souvent, au cours des fêtes, l'on assiste à des danses indigènes mêlées de danses espagnoles du XVI^e siècle auxquelles se sont incorporés des événements, des anecdotes anciennes ou récentes qui ont frappé l'imagination populaire. Je ne puis en parler beaucoup ici ; mais ces danses sont fort pittoresques et de celles, peu nombreu-



Détail du chœur de l'Eglise de Tlacochahuaya.

ses, ayant conservé une vie intérieure et une saveur locale.

Aux environs d'Oaxaca, deux stations archéologiques sont particulièrement importantes. En allant vers Mitla, nous passons devant l'arbre de Santa María del Tule, que l'on dit être le plus vieux du monde — 2.000 ans ! — et nous trouvons la belle église de style baroque de Tlacochahuaya.

Les ruines des palais de Mitla se trouvent dans un des lieux les moins attrayants de la vallée. Elles sont postérieures à Monte Albán et n'ont ni sa majesté ni le raffinement suprême des façades mayas. Cependant, elles témoignent, sinon d'un art, d'un artisanat admirable, tant sont parfaits les volumes des pierres, le profil de l'architecture et la variété du dessin.

Et voici Monte Albán. Il faut le voir au crépuscule. Il est alors incomparable. Ses ruines s'étendent sur 40 kilomètres carrés : des maisons, des palais, des temples, les fouilles indiquent que le site a été habité du VIII^e siècle avant Jésus-Christ jusqu'au XII^e siècle de notre ère.

Les populations des deux premières époques du Monte Albán semblent avoir été différentes de celles des Zapotèques actuels, installés dans la vallée depuis le III^e siècle après J.-C. Après ces deux premières époques, le style présente peu de variété, quoique au XIV^e siècle on décèle l'influence d'une conquête mixtèque. Mais c'est à présent, Monte Albán n'était plus qu'une vaste nécropole. On comprend ainsi pourquoi on continua d'y enterrer jusqu'au moment de la conquête espagnole. Dans la célèbre tombe 7, Alfonso Caso a découvert

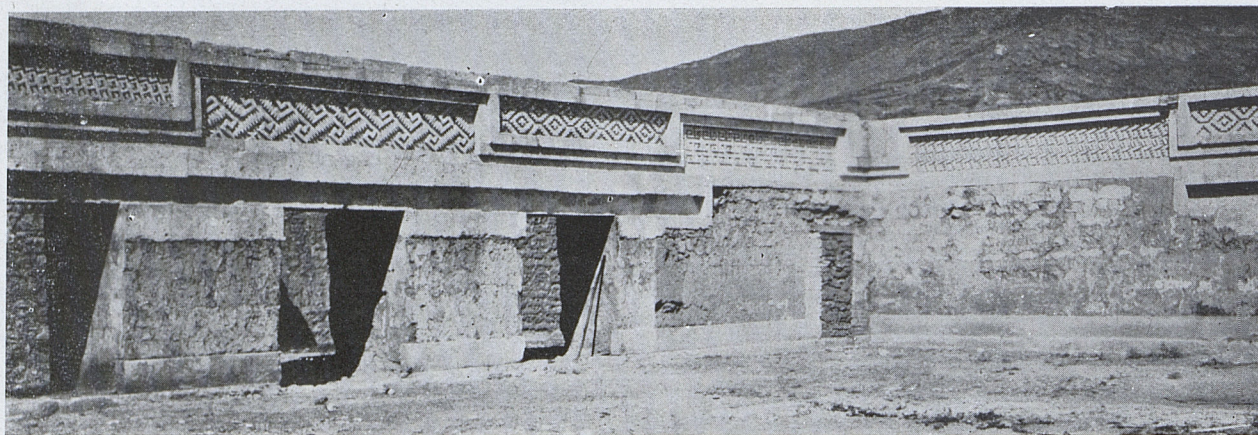
en 1931, des squelettes de chefs mixtèques et leurs fabuleux trésors : ors, argents, cuivres, jades, turquoises, albâtres que nous pouvons admirer au Musée Régional d'Oaxaca.

En dehors des inscriptions que nous n'avons pu déchiffrer nous ne possédons aucun document sur Monte Albán. Son histoire demeure donc purement archéologique. Probablement régi par une théocratie, ce lieu de cérémonies devait être l'un des plus extraordinaires d'Amérique. Son centre est constitué par une grande place rectangulaire entourée de temples et de palais. Bien qu'il n'en reste que des fondations, Monte Albán garde une surprenante grandeur. Ses pures lignes droites sans ornements, sa beauté émanant d'exactes proportions, sa merveilleuse symétrie nous

rappellent un concept, à la fois lointain et identique de la beauté ; celui de Baudelaire :

*Je hais le mouvement qui déplace les lignes,
et jamais je ne pleure, et jamais je ne ris.*

Avec ses grandes sculptures, ses vestiges du temps de la Colonie et du XIX^e siècle, Oaxaca est un cours d'histoire pénétré par le monde moderne. L'industrie et la technique conquièrent sa région. L'on y a terminé, ou l'on y achève, des travaux routiers, des digues, des ports. Une élévation du niveau de vie, de meilleures possibilités d'éducation vont permettre l'assimilation de ses populations indigènes. Il entre dans la réussite d'une telle entreprise, beaucoup de patience, de confiance et d'amour.



« Les ruines de Mitla témoignent d'un artisanat admirable... »

Une vue panoramique de l'Institut de Cardiologie

par le D^r Ignacio CHAVEZ,

de l'Académie de Médecine, Directeur de l'Institut,
Membre du Colegio Nacional.



Hôpital de Cardiologie.

LE Mexique possède depuis onze ans une institution médicale d'un caractère particulier et qui a contribué, peut-être plus que toute autre, à faire connaître et estimer la médecine mexicaine à l'étranger : l'Institut de Cardiologie.

Bien des villes possédaient déjà de bons services hospitaliers où l'on pouvait pratiquer la cardiologie ; de même trouvait-on dans de nombreux pays, des professeurs — et des plus célèbres —, auprès desquels les médecins pouvaient se spécialiser. Mais il n'existait pas de Centre spécialisé où l'on pût étudier les problèmes les plus variés concernant les maladies du cœur et des vaisseaux et avoir une vision intégrale du sujet. Ce qui manquait, c'était une institution, vaste et moderne, qui fût à la fois, centre de surveillance médicale pour les maladies cardio-vasculaires, centre d'études et de travaux, ouvert au champ de la médecine clinique, centre d'investigation pure, et appliquée à tous les aspects de la connaissance en matière de cardiologie, centre d'enseignement pour la diffusion des doctrines et pour la formation scientifique des médecins, spécialistes et chercheurs de cette branche de la science, centre d'action sociale au bénéfice des malades cardiaques et vasculaires, capable de comprendre et de résoudre pour eux les problèmes de la récupération, de la rééducation professionnelle, de l'invalidité, etc... En un mot, ce que l'on voulait créer au Mexique, c'était surtout un organisme qui fût en même temps qu'un hôpital spécialisé, un laboratoire de recherches, une école et un instrument d'aide sociale et humaine.

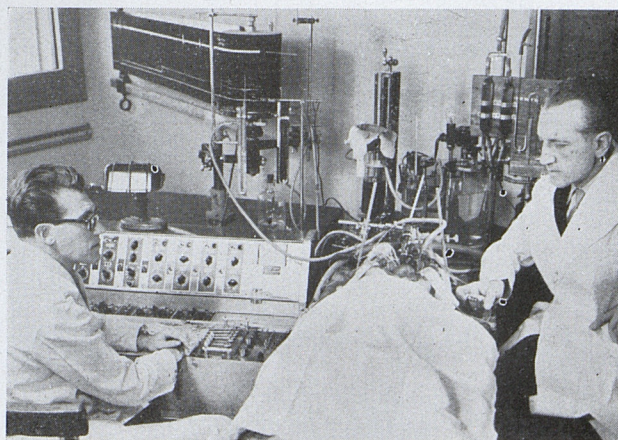
C'est d'un tel désir qu'est né l'Institut National de Cardiologie qui a ouvert ses portes le 14 avril 1944, en pleine guerre mondiale. Ainsi les mots inscrits sur le parchemin de l'acte inaugural prennent-ils tout leur sens : « Cet Institut — y est-il dit — est un apport du Mexique en ces heures bouleversées de l'Histoire, à la confiance dans la valeur constructive de la science

lorsqu'elle est mise loyalement au service des hommes. »

Au cours de toutes ces années, l'Institut a réalisé son programme avec une ampleur insoupçonnée. Plus de 30.000 malades défilent chaque année dans son Service de Consultations. Parmi les autres, ceux dont l'état nécessite l'hospitalisation, l'Institut choisit les plus graves et ceux qui présentent le plus d'intérêt du point de vue clinique, et les admet dans sa Section d'Hospitalisation, qui dispose de 150 lits. Sauf un petit nombre destiné à des malades privés, la presque totalité de ces lits est réservée à des malades indigents ou économiquement faibles, qui reçoivent des soins gratuits ou paient des droits symboliques et toujours en rapport avec leurs ressources.

La Section de Recherche dispose d'un grand nombre de laboratoires qui occupent, à eux seuls, une surface plus grande que les salles d'hôpital. Les uns sont destinés à l'étude clinique, comme ceux de Biochimie, de Microbiologie, d'Hématologie, d'Hémodynamique, de Métabolisme, d'Electrocardiographie, de Radiologie, etc. D'autres sont destinés à l'investigation pure, comme ceux de Physiologie, de Pharmacologie, d'Electrocardiographie expérimentale, d'Embryologie et Morphogénèse, et de Chirurgie expérimentale. Il en est enfin qui relèvent des deux formes à la fois, tels les laboratoires d'Anatomie Pathologique, d'Isotopes radioactifs, ceux destinés à l'étude du fonctionnement du rein, etc.

Tous ces laboratoires sont logés dans deux grands bâtiments dont l'un, destiné à l'étude de la Physiologie et de la Pharmacologie expérimentales, dirigé par



Laboratoire de Physiologie et Pharmacologie.

le physiologiste mexicain Arturo Rosenblueth, est dû à la générosité de M. Manuel Suárez.

Mais c'est peut-être dans son effort d'enseignement que l'Institut a obtenu les meilleurs résultats. En dehors même des milliers d'étudiants de la Faculté de Médecine qui sont passés par ses salles de cours afin d'y apprendre la Cardiologie Clinique, il faut signaler les nombreux cours monographiques donnés deux fois par an, et dont les uns sont destinés à des praticiens de médecine générale, tandis que les autres sont réservés à des médecins désireux de se spécialiser. Tel est le cours pour le Doctorat de Cardiologie, donné en collaboration avec l'Université de Mexico et par lequel, durant deux ans de travail intensif, on forme les spécialistes de Cardiologie.

Dans le cadre de l'enseignement donné par l'Institut, il est une activité qui s'est révélée féconde : c'est celle des bourses que l'Institut accorde chaque année, aussi bien à des médecins mexicains qu'étrangers. Les boursiers sont reçus soit à titre de médecins résidents, soit à titre de médecins cliniciens, soit à titre de chercheurs. Tous vivent et travaillent à l'Institut, intensément, pour un an ou deux, selon le caractère de leur bourse. Ce résultat a pu être atteint grâce à un grand philanthrope, M. Santiago Galas, qui a doté l'Institut d'un magnifique établissement pouvant loger 30 boursiers. C'est ainsi que le Mexique a pu former les cardiologues dont il a besoin et qui, par la suite, sont allés exercer dans les centres les plus importants du pays ou dans les Ecoles de Médecine de province. Ainsi a-t-il formé aussi un nombre accru de cardiologues étrangers. Au total, non moins de deux cents médecins ont été formés grâce à ce système.

Il n'est pas un pays du continent américain qui n'ait envoyé un ou plusieurs médecins se former à l'Institut,

et il en est de même pour de nombreux pays d'Europe et d'Asie. Pour ne parler que de la France, sept jeunes cardiologues travaillant actuellement dans des universités ou des hôpitaux français ont reçu une de ces bourses d'un ou deux ans. Ajoutons que l'Institut dispose de deux bourses permanentes destinées à des médecins français.

Cette vue panoramique de l'œuvre réalisée par l'Institut est forcément incomplète. En plus de ses trois grandes activités : surveillance médicale, recherche et enseignement, il en est de nombreuses autres qui ne sont pourtant pas secondaires. L'Institut, en effet, publie sa propre revue : *Archives de l'Institut de Cardiologie du Mexique* ; il publie des livres écrits par son personnel médical ; il organise des congrès médicaux ; il subvient à sa propre Ecole d'Infirmières. Centre d'études, il représente également, et peut-être encore davantage, un encouragement vivant, constant, au renouvellement de la médecine nationale. Ses salles sont la tribune toute désignée pour les grands noms de la médecine qui visitent le Mexique. Des savants de tous les pays l'ont honoré en y donnant des cours. Et, parmi eux, se détachent les noms illustres de nombreux professeurs français : Ch. Laubry, Gaston Giraud, Pasteur Vallery-Radot, René Leriche, V. Le Lorier, A. Monnier, R. Moricard, J. Bernard, P. Chevallier, A. Weiss, R. Gutmann, R. Cachera, Justin Besançon et E. Champy.

L'Institut de Cardiologie du Mexique est, sans doute, un bon instrument de travail ; mais il est en même temps et au même degré un bon instrument de coopération internationale. Il sert son pays avec dévouement, mais il sert aussi une cause de valeur universelle.

L'Histoire de la Cardiologie. Une des deux grandes fresques de DIEGO RIVERA dans cet Institut.



On y voit quelques grandes personnalités françaises : Sénac, Potain Mareyz, Huchard, Pachon, Vaquez, et Laubry.



Vase funéraire de Teapa, Tabasco. Culture Maya. VIII^e siècle.



Bibliothèque de la Cité Universitaire, Mexico.

Faits, Quotres, Personnes

LE RÉTABLISSEMENT DE L'ÉCONOMIE MEXICAINE

par Antonio CARRILLO FLORES,

Ministre des Finances

LES difficiles problèmes économiques auxquels s'était heurté le Mexique à la fin de la guerre de Corée, et qui causèrent une baisse de son activité économique durant les années 1952 et 1953 et la dévaluation, au cours des premiers mois de 1954, ont été surmontés dans le courant de cette même année. La situation économique du pays est actuellement très solide. Le mouvement inflationniste a été stoppé en 1953, la capitalisation du pays s'est rétablie à un niveau élevé en 1954, et la production nationale et l'emploi, au cours de cette dernière année, ont atteint leur degré maximum dans l'histoire du pays.

En 1954, la valeur de la production nationale de biens et services a atteint 64.600 millions de pesos, dépassant de 14 % les 56.600 millions de 1953, soit une augmentation de 8.000 millions (1).

Si l'on analyse l'économie nationale par secteurs principaux, on constate une augmentation importante dans la valeur et le volume de la production agricole. Ce dernier peut être évalué aux environs de 18 % (2). L'extension des zones d'irrigation, les conditions pluviométriques favorables, l'usage plus intensif d'engrais, etc., ont permis l'augmentation des principales récoltes du pays, telles que : coton (35 %), maïs (19 %), blé (27 %), haricots (34 %), canne à sucre (11 %), riz (16 %), etc. Cette plus grande production ainsi que la politique de défense des prix suivie par le Gouvernement Fédéral, ajoutées à l'accroissement des exportations agricoles, ont permis une forte augmentation du revenu des agriculteurs.

La production industrielle qui avait légèrement diminué en 1953, a repris son mouvement ascendant durant le premier trimestre de 1954, en dépit d'un ralentissement momentané dû à la dévaluation ; et on peut estimer qu'à la fin de 1954, elle a, dans son ensemble, dépassé de 6 % celle de l'année précédente. Des tendances différentes ont contribué à ce résultat selon les secteurs d'activité. Les industries de consommation ont réagi immédiatement à l'encouragement d'une demande accrue, résultant de l'accroissement du revenu agricole et de l'emploi d'un plus grand nombre de travailleurs salariés. Ainsi, pour un groupe de ces industries comprenant le sucre, les pâtes alimentaires et les farines, les huiles, les textiles, les allumettes, les tabacs, les alcools, les bières et les eaux en bouteilles, on estime que le total de l'augmentation a été d'environ 9 % pour l'année.

Pour ce qui est du papier, des fibres synthétiques, de l'industrie chimique, de la verrerie, des films, etc., on peut noter aussi une augmentation qui, pour le groupe de ces produits, peut être évaluée aux environs de 6 %. Dans le domaine de l'industrie lourde, les progrès ont été moindres ; c'est ainsi que l'ensemble de la production de véhicules, de fer, d'acier de première fusion, de ciment gris et d'autres encore, a marqué une hausse de 2 %.

L'industrie des biens durables de consommation, tels que réfrigérateurs, articles ménagers, etc., qui bénéficie actuellement sans exception, d'un marché en voie d'élargissement (3) a enregistré une hausse de son niveau de production.

La production de minerais et de métaux par contre a baissé de 10 % par rapport à celle de 1953. Cependant, même dans ce domaine le tableau n'est pas entièrement sombre : le marché du cuivre marque un progrès, ainsi que celui du zinc, de l'antimoine, de l'arsenic, du bismuth, du manganèse et du mercure. Les baisses les plus sensibles par leur répercussion sur l'économie minière, ont eu lieu sur le plomb, l'argent et le charbon. La cause principale d'une telle situation doit être recherchée dans des facteurs extérieurs, la demande et les prix. A la fin de l'année, ceux-ci manifestaient d'ailleurs une tendance au redressement, et la demande en provenance de l'étranger était plus active.

L'augmentation de la consommation du pétrole et pétrolière, soit 14 % de plus que celle de 1953. te accrue de ces produits à l'étranger, ont porté à un total de 29.4 millions de mètres cubes pour les pétroles bruts et raffinés la production de l'industrie de ses dérivés, à l'intérieur du pays, ainsi qu'une ven-

La production de l'énergie électrique s'est développée sans interruption ; estimée à 6.248 millions de kilowatts-heure — 9 % de plus qu'en 1953 — elle est une preuve évidente de l'intensification de l'activité industrielle.

Les revenus des agriculteurs se sont accrus ; d'autre part, on constata, en 1954, une augmentation du volume de l'emploi dans l'industrie (plus du 6 % par rapport à 1953), ainsi qu'un relèvement de la moyenne des salaires atteignant près de 10 %, soit 8 % environ d'augmentation sur les revenus des salariés. Tout ceci eut comme résultat un plus grand revenu personnel permettant une plus grande demande et, notamment, une consommation nationale plus élevée. En effet, les ventes commerciales dans la République, reflet des achats effectués par l'ensemble de la population mexicaine, augmentèrent de 16 % par rapport à 1953. Même en corrigeant ce chiffre pour tenir compte de la hausse des prix (9 %) on constate une augmentation de près de 7 % du volume d'achats.

La production accrue, les revenus plus importants et les prix plus soutenus se sont traduits par une valeur plus grande de la production nationale. Ils ont représenté un recouvrement plus élevé pour le secteur gouvernemental, ce qui a permis à la dépense et aux investissements publics d'atteindre un haut niveau. On estime que les rentrées ordinaires de la Fédération ont atteint environ 5.000 millions, soit près de 14 % de plus qu'en 1953 (4).

En résumé, le bilan de l'économie mexicaine en 1954 est positif. La dévaluation, la fuite des capitaux et la hausse des prix, qui ne sont en grande partie que des facteurs financiers, doivent être jugés à la lumière des progrès réels faits par l'économie nationale. Ces progrès se présentent ainsi :

1) La production réelle des biens et services a augmenté à un rythme de 4 à 5 %, rythme qui, dépassant l'accroissement annuel de 3 % de la population a, pour la première fois depuis 1951, amélioré le revenu *per capita* ;

2) les agriculteurs ont vu augmenter d'une façon substantielle leurs revenus réels, la vente de leurs produits — de 18 % supérieure à celle de l'année précédente —, ayant dépassé de 9 % la hausse des prix.

3) les salariés de l'industrie ont vu aussi augmenter leurs revenus personnels par suite du relèvement des salaires. Cette augmentation est estimée à 8 %, alors que le prix de la vie ouvrière n'a augmenté que de 5 % ;

4) Parmi les effets réels de la dévaluation notons que : (a) celle-ci a permis de porter à un haut niveau la dépense et l'investissement public, ce qui n'aurait pas été possible aux taux antérieurs ; (b) par ce moyen, elle a développé la production nationale, tant par le plus grand courant des revenus que par son action protectionniste ; (c) elle donna lieu à une économie de devises qu'on peut estimer à plus de 120 millions de dollars par an, par la réduction du rythme des importations, puisque, de juillet à décembre 1954, la taxe douanière mensuelle fut de 60 millions de dollars contre 72 millions pour le même semestre de 1953 ;

5) Elle facilita une politique économique d'impulsion en faveur de l'industrie privée, dans un cadre de liberté et de stabilité fiscale et financière.

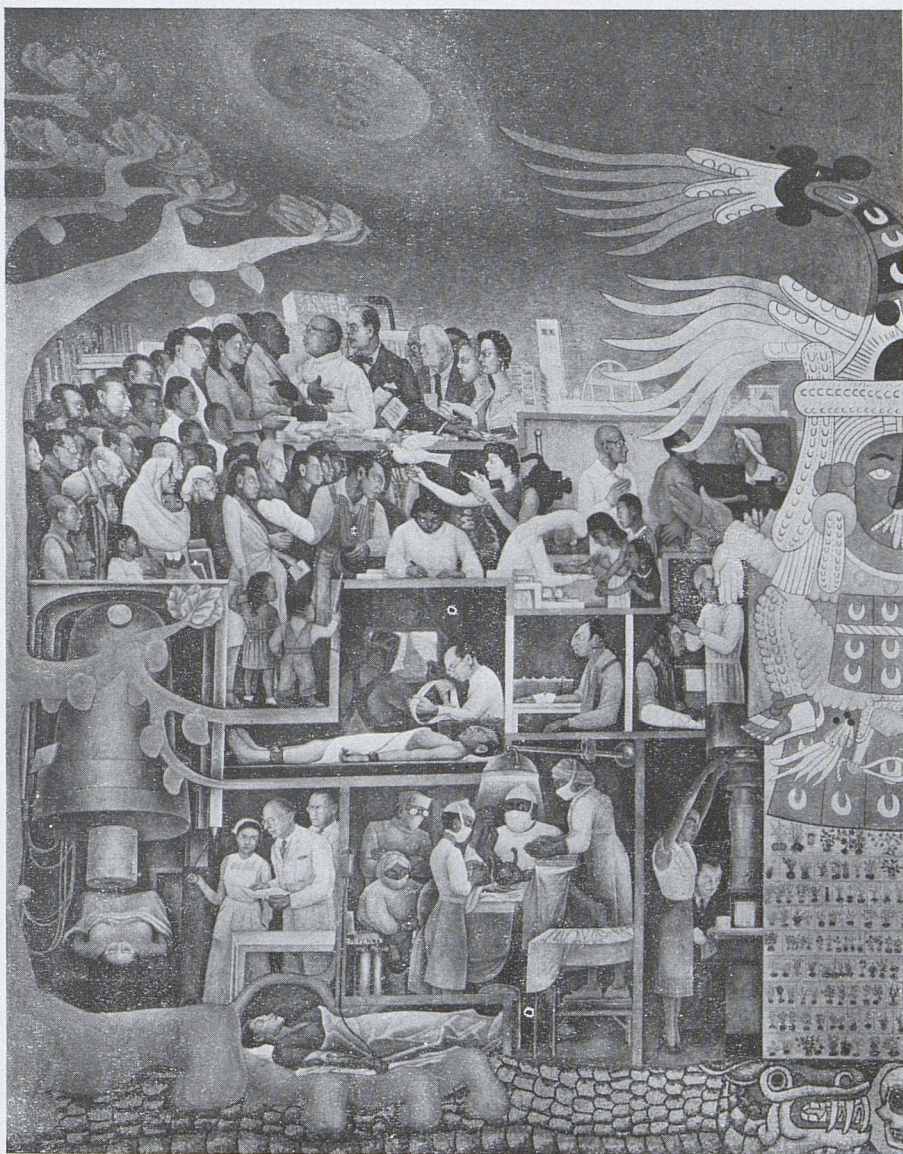
En résumé, les résultats de 1954 prouvent que le travail et l'effort de la majorité des Mexicains se sont imposés à l'incertitude momentanée de quelques groupes restreints. Sur cette base, l'année 1955 se déroule à un rythme qui promet de nouveaux progrès du niveau de vie national.

(1) Estimation préliminaire de la « Nacional Financiera », Direction des Recherches Economiques, sur la base de son Index d'Activité Financière.

(2) D'après l'index de la « Nacional Financiera », S.A., en prenant comme base les 25 principaux produits agricoles.

(3) Dans le District Fédéral s'établirent de nouvelles industries qui portèrent à 735,8 millions de pesos le capital déjà existant, soit une augmentation de 12 % sur le chiffre de 1953, dont la moitié environ représente des industries avec un capital de 336,7 millions de pesos.

(4) Il faut exclure de ce chiffre le placement d'emprunts, la récupération du capital et les bénéfices sur le change par suite de la dévaluation.



Diego RIVERA. Peinture murale de l'Hôpital de l'Institut des Assurances Sociales, côté gauche. Détail.

L'APPORT majeur du Mexique à l'art du XX^e siècle est, sans conteste, sa peinture murale. En dépit de la perte, en 1949, de l'un de ses créateurs les plus doués, José Clemente Orozco, son essor, commencé en 1922 et qui, par la qualité et le nombre des œuvres, offre une production extraordinaire, s'est poursuivi jusqu'à aujourd'hui. Deux autres initiateurs de la nouvelle peinture mexicaine, Rivera et Siqueiros, demeurent heureusement vivants.

Dernièrement, la peinture murale de notre pays s'est enrichie des œuvres de Rufino Tamayo, au Palais des Beaux-Arts, et d'autres productions de ce même peintre, dont nous parlerons plus loin.

A la suite des principaux artistes, d'autres, plus jeunes, ont décoré de peintures murales les édifices gouvernementaux de province.

Parmi les œuvres importantes terminées en 1954, il nous faut parler ici de deux fresques exposées à Mexico, à l'Hôpital de la Race, de l'Institut de la Sécurité Sociale. C'est tout un ensemble d'édifices dont les plans, établis par l'architecte Enrique Yañez, ont été réalisés grâce aux moyens les plus modernes. L'ensemble est imposant. Dans la cour d'entrée, l'on peut voir une intéressante sculpture polychrome d'Arenas Betancourt.

L'une de ces deux fresques se trouve dans le hall du bâtiment cen-

Les plus récentes manifestations de la **PEINTURE MEXICAINE**

par

Justino FERNANDEZ

Professeur à l'Université de Mexico

tral ; c'est la dernière de ce genre peinte par l'infatigable Diego Rivera. Au centre, s'offre l'image de la déesse aztèque Tlazoltéotl, somptueusement parée. Cette fresque est pratiquement divisée en deux parties : gauche et droite. Sous la déesse, dans un style harmonieux et géométrique, le peintre nous montre une sorte de catalogue des plantes médicinales mexicaines, chacune d'elles peinte avec le soin que l'on apporte aux miniatures ; et, comme toutes révèlent leur nom scientifique, c'est, en plus d'un agréable effet décoratif, un véritable enseignement. De chaque côté sont peints différents aspects de la médecine, telle qu'on la pratiquait au Mexique avant la Conquête, et, aussi, de la médecine d'aujourd'hui. Ainsi, l'artiste a exécuté un magnifique ensemble, tout en détails, où apparaissent des corps nus et bruns — comme il sait en faire —, parmi les riches couleurs des vêtements.



Diego RIVERA. Peinture murale de l'Hôpital de l'Institut des Assurances Sociales. Côté droit. Détail.



David Alfaro Siqueiros. Peinture murale de la Salle des conférences de l'Institut des Assurances Sociales. Détail.

Une telle œuvre n'est pas seulement typique de la manière de Rivera ; elle met aussi en évidence sa maîtrise, sa vaste expérience, sa sensibilité et sa capacité créatrice.

L'autre peinture murale est de David Alfaro Siqueiros, qui, parvenant à des effets nouveaux, a utilisé de la « vinilita », de la pyroxyline et des silicates. Elle couvre deux parois et le plafond de la Salle de Conférences. L'artiste en a fait surélever la disposition afin d'estomper tous les angles sous d'amples courbes qui, reliant murs et plafond, donnent à ce lieu une unité absolue. Le mur de droite est couvert de miroirs sombres : un grand vitrail éclaire l'ensemble. La surface peinte est de 300 mètres carrés. La dynamique expression de Siqueiros atteint ici à un point culminant. Là où s'unissent murs et plafond, apparaît une figure lumi-

neuse qui symbolise le soleil, dans un violent et viril raccourci si parfaitement réalisé que, vue du vestibule, elle semble être en mouvement.

A gauche, une machine, un accident du travail, un ouvrier mort, d'autres debout. A droite, un groupe de femmes ; des ouvriers et leur geste impétueux dans un élan vers l'avenir. Par de tels éléments et tout un contraste de couleurs, la peinture devient joie et chant à la vie. Cette œuvre compte parmi les plus importantes de Siqueiros. C'est un bon exemple de son intérêt constant pour les moyens nouveaux d'expression, de son originalité et de sa force.

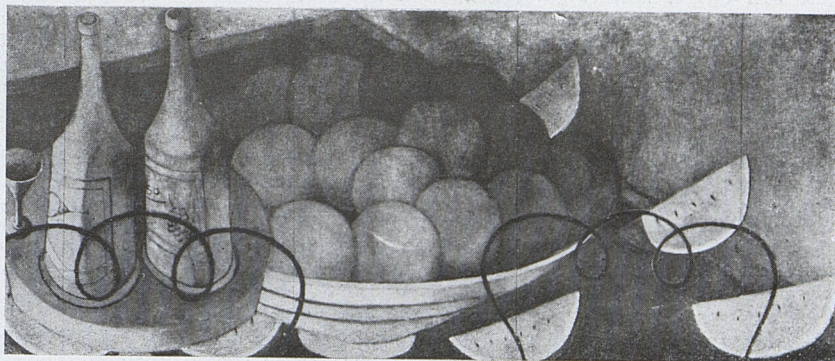
Rufino Tamayo a exécuté deux fresques, l'une pour la Pharmacie, l'autre pour le Restaurant de Samborn's, dans l'avenue de la Réforme. La fresque de la Pharmacie a pour sujet le Mexique indigène, avec ses

pyramides sous la lumière de la lune ou du soleil, en ces couleurs rouges et bleues si particulières à Tamayo. On les retrouve dans la fresque du Restaurant avec, en plus, des éléments qu'il a fait siens : pastèques, pommes, bouteilles, qui composent une œuvre agréable, adaptée à l'ambiance.

LES EXPOSITIONS. — Parmi les récentes expositions, on note deux rétrospectives installées dans les nouvelles Galeries Excelsior, dans l'avenue de la Réforme. En décembre 1954 a eu lieu celle de Rufino Tamayo. Si elle nous montrait des œuvres du peintre depuis le début de sa carrière, elle ne nous donnait pas, cependant, une juste idée de toute la variété de son abondante production. Mais nous avons eu l'occasion d'admirer des toiles peu connues.

L'exposition de Manuel Rodríguez Lozano a eu lieu en janvier. Elle révélait cinq étapes de son œuvre, de 1922 à 1954. C'est un artiste qui n'expose que rarement, et le choix offert ici nous a permis de mieux connaître ses diverses périodes et manières. De ses dessins subtils, de ses premières peintures « fauves » jusqu'aux toiles monumentales d'une savante simplification, se dégage une poésie originale d'inspiration classique. D'autres œuvres que Lozano intitule « Le Mexicain » sont pleines de vérité et d'émotion.

En décembre dernier, l'Institut National des Beaux-Arts a inauguré le Salon d'Hiver (Galerie des Ventes libres). Le jury a fait l'acquisition, pour le Musée National des Arts Plastiques, de certaines toiles exposées : de Guillermo Meza, de Raúl Anguiano et de Fernando Castro Pacheco, ainsi que d'une sculpture de Francisco Marín, singulière par son expression.



Rufino TAMAYO. Fresque. Détail (Restaurant Sanborn's).

La philosophie au Mexique

AU cours de ces dernières années, les Mexicains qui s'intéressent à la philosophie ont manifesté une grande attention pour les problèmes concrets de sa réalité, ou pour les principales questions de la philosophie universelle, mais examinées d'un point de vue non moins concret. Cette double préoccupation est déjà évidente chez le fondateur de l'actuelle Faculté de Philosophie et Lettres, qui fut aussi celui de la Nouvelle Université, le maître Justo Sierra.

En 1910, année où commençait la révolution mexicaine, Justo Sierra disait, se réclamant de la philosophie qui lui semblait devoir être enseignée à la Nouvelle Université : « Ni vie contemplative ni rêveries, sous prétexte de recherche d'un médiateur plastique ; cela peut exister, et, peut-être, il est bon que cela existe, mais ailleurs ; pas ici... » Les idées doivent être « des dynamos sans cesse traduisibles en enseignements et en actions ».

Les membres les plus éminents de l'Athénée de la Jeunesse, sous le regard bienveillant de Justo Sierra, combattirent le Positivisme devant la philosophie officielle du régime du Président Porfirio Díaz et demeurèrent, par la suite, dans la ligne du maître mexicain. L'un des philosophes à l'esprit le plus vif, celui à qui l'on doit les premiers exposés sur Bergson, sur Husserl, sur la Philosophie des Valeurs, le néo-kantisme et l'existentialisme, ce maître aussi, Antonio Caso, s'est attaché à ce concept de la réalité mexicaine ; et il cite la métaphore de Kant : « Ailes et plomb ». Atteindre à l'universel, mais sans jamais oublier sa propre réalité. Antonio Caso disait : « Si l'on ne peut faire autrement, imiter ; mais tout en imitant, inventer un peu — adopter, plutôt — ériger la réalité sociale mexi-

par Leopoldo ZEA

Professeur à l'Université de Mexico

caine en élément premier et primordial... Tournez vos regards vers la terre du Mexique, vers nos coutumes et nos traditions, vers nos espérances et nos aspirations, vers ce que nous sommes en vérité. »

De son côté, José Vasconcelos va orienter son œuvre vers l'Amérique Latine, en prédisant, en idéalisant son avenir. Dans son livre : « La Race cosmique », il fait de cette Amérique un grand creuset de races et de cultures pour la grande faculté de métissage racial et culturel de ses populations. Pour lui, « le Nouveau Continent a pour objet de créer le berceau d'une race universelle, porteuse d'une culture également universelle ».

Alfonso Reyes, membre, lui aussi, de l'Athénée de la Jeunesse, démontrera la nécessité, pour les Mexicains, de participer aux grandes tâches de la Culture Universelle : « Être mexicain, ce n'est pas rester dans le « folklorique », mais porter à l'universel la signification propre à l'homme mexicain... La seule façon d'être efficacement national consiste à être généreusement universel. » Oui, mais un univers assimilé à ce que l'on est comme individu concret. « Une attention à toutes les rumeurs du monde, en pleine conscience de leur accord avec notre mélodie personnelle. »

Samuel Ramos, disciple d'Antonio Caso, sera le premier à orienter ses recherches philosophiques vers l'étude de thèmes concrets de la réalité mexicaine, comme nous le voyons dans son livre déjà classique : « Le Profil de l'Homme et la Culture au Mexique ».

A travers l'historicisme de José Ortega y Gasset et les études psychologiques de Freud et Adler, il analyse l'homme mexicain et sa culture. Ramos nous dit que, par son destin historique, cet homme est situé entre deux mondes qui ne sont pas entièrement siens. « Il n'est plus européen, puisqu'il vit en Amérique, ni américain, car, par atavisme, il conserve une conception européenne de la vie. » Cette situation peut créer deux attitudes : « une culture universelle sans racines au Mexique », ou « un mexicanisme pittoresque sans universalité ». Et il conseille : « Nous devons parvenir à notre existence propre sans crainte de l'approcher des formes universelles. »

Après la chute de la République espagnole, des intellectuels notoires, parmi lesquels certains philosophes comme José Gaos, Joaquín Xirau, Luis Recasens Siches, Juan David García Bacca, Juan Roura Parella et Eduardo Nicol, émigrèrent au Mexique. La venue de ces maîtres ne manque pas de favoriser l'essor des études philosophiques. Plusieurs d'entre eux étaient des disciples de philosophes allemands célèbres, comme Hartmann, Scheler, Jaspers, Heidegger et d'autres. Leurs textes, ainsi que ceux de Husserl, sont examinés d'une manière méthodique par des groupes d'étude. La philosophie classique bénéficie de la même attention.

Par ailleurs, l'activité éditoriale se développe. L'on voit s'instaurer le « Fonds de Culture Economique » qui publie, avec un très grand succès, des ouvrages philosophiques modernes. Des œuvres classiques de la philosophie contemporaine, comme « Idées », de Husserl, ou « L'Être et le temps », de Heidegger, sont traduites pour la première fois en espagnol, et diffusées dans toute l'Amérique Latine.

Les travaux de ces professeurs rejoignaient ainsi ceux des philosophes mexicains, parmi lesquels Eduardo García Maynez, directeur du Centre d'Études Philosophiques de l'Université Nationale, auteur de divers essais sur la philosophie du Droit, et Francisco Larroyo, auteur d'ouvrages de pédagogie, de logique et d'éthique. L'un et l'autre ont fait préalablement leurs études en Europe où ils se sont formés à des courants comme ceux de la Philosophie des Valeurs et de l'École de Baden.

En 1938, deux groupes se signalaient : le Néo-Kantisme, dirigé par Larroyo et Guillermo Héctor Rodríguez, et le Néo-Thomisme, avec, pour chef de file Oswaldo Robles. D'autres s'intéressent à des thèmes plus originaux. L'on note déjà : Manuel Cabrera, attaché surtout à la philosophie de Husserl et au thème de la crise du monde actuel depuis la thèse husserlienne qu'il développa dans son ouvrage intitulé « Bases pour un fondement de la Sociologie » ; et Adolfo Menéndez Samará, qui analyse de façon originale (voir son livre : « Nécessité et précision de l'Être ») des questions ontologiques et des problèmes de la Connaissance.

Parmi les philosophes espagnols, celui qui a eu le plus d'influence sur les études, au Mexique, est José Gaos. En même temps qu'il y fait connaître divers textes de philosophie classique et contemporaine, il incite ses disciples à étudier avec rigueur les données de la pensée mexicaine en particulier, et de l'Amérique

Latine en général. Les fruits de son travail vont se manifester aussi bien en son « séminaire » du Collège de Mexico qu'à la Faculté de Philosophie et Lettres dont il occupe une chaire. Du « séminaire » sont issus des ouvrages tels que « Le positivisme au Mexique », de l'auteur de ces lignes ; « Deux étapes idéologiques du XVIII^e Siècle », de Lina Pérez-Marchand ; « Introduction à la Philosophie moderne en Espagne », de Olga Quiroz ; « Les grands moments de l'Indigénisme au Mexique », de Luis Villoro ; « La Génèse de la conscience libérale au Mexique », de Francisco López Cámara, etc... Et c'est encore sous l'influence de José Gaos que furent écrits des ouvrages comme celui d'Antonio Gómez Robledo sur « La Philosophie du Brésil », d'Edmundo O'Gorman, « Idée de la découverte de l'Amérique », ainsi que des livres de critique sur l'art mexicain, comme ceux de Justino Fernández.

De l'étude des idées, de la pensée, de la philosophie au Mexique, l'on passera à l'étude de l'homme mexicain. Pour la première, l'historicisme, dans la version d'Ortega et de Dilthey, a été l'instrument le plus adéquat. Pour la seconde, c'est à la phénoménologie et à l'existentialisme — version française de Sartre et Merleau-Ponty — qu'il serait fait appel. En 1948 se forme un groupe de jeunes qui, sous le nom de « Hiperion », symbolise l'union du concret et de l'universel, de la terre et du ciel, de l'Homme mexicain et de la Culture Universelle. Parmi eux, Emilio Uranga, auteur de « Analyse de l'Être du Mexicain », Luis Villoro, déjà cité, Jorge Portilla, Ricardo Guerra, Salvador Reyes Nevares, auteur de « L'Amour et l'Amitié chez le Mexicain », et Fausto Vega.

Ce groupe ouvre une série de travaux qui partent de la question suivante : « Qu'est-ce que le Mexicain ? » Ils ne se proposent pas tellement d'établir ses particularités, mais bien plutôt ses ressemblances avec les hommes d'autres cultures, sa place dans la culture universelle, les aptitudes qu'il y montre, et, partant, ses responsabilités devant lui-même et les autres hommes. A ces travaux collaborent des psychologues, des historiens, des sociologues, des spécialistes des sciences et des lettres, etc... On peut apprécier le fruit de ces collaborations dans les ouvrages que la collection « Le Mexique et le Mexicain » publie depuis 1952.

Ce souci de lier le Mexicain à l'universel a également donné lieu à divers travaux sur l'histoire des Idées en Amérique, et à de nombreuses considérations sur ce continent, comme celles d'Edmundo O'Gorman, déjà cité ; celles de l'auteur de ces lignes, « L'Amérique comme conscience », et d'autres, parmi lesquelles celles d'Antonio Gómez Robledo sur « L'Idée de l'Amérique », dans le domaine international.

Du Mexique, ils stimulent tous les travaux du continent américain. Les résultats de cette émulation apparaîtront dans une nouvelle collection que prépare le Fonds de Culture Economique, destinée à « L'Histoire des Idées en Amérique ».

L'esprit nouveau qui anime notre philosophie est résumé dans les paroles du poète Octavio Paz : « L'histoire universelle est désormais une tâche commune. Nous sommes, pour la première fois dans notre histoire, contemporains de tous les hommes. »

LE THEATRE

LA SAISON D'HIVER

par Salvador NOVO,

de l'Académie Mexicaine,
Directeur du Teatro de la Capilla

DE novembre à janvier, c'est-à-dire en hiver, le public mexicain désertait les théâtres. C'était là une sorte de tradition, et aucun directeur ne se serait risqué, à cette époque de l'année, à créer une œuvre nouvelle. La reprise obligée de **Don Juan Tenorio**, drame populaire en vers de José Zorilla, que le Mexique associe curieusement au Jour des Morts (à cause des scènes du cimetière et de l'apparition du Commandeur) marquait la fin de la saison théâtrale. En décembre, les « Posadas », d'autres fêtes et le froid achevaient d'éloigner le public des grands théâtres.

Mais voici que la tradition chancelle. Au lieu des anciennes grandes salles, de nouveaux petits théâtres — dix environ —, accueillent aujourd'hui le public. En cinq ans, au long d'une activité constante, ils se sont fait une clientèle assidue. Les quelques cents fauteuils dont chacun d'eux dispose sont toujours occupés. Les spectateurs ne se contentent pas d'assister aux « premières ». Ils assurent des saisons théâtrales que l'hiver, loin d'entraver, favorise.

C'est pourquoi nous pouvons rendre compte de neuf nouvelles pièces qui ont été créés ou qu'on a continué à jouer dans ces théâtres au cours des mois de novembre et décembre 1954, et de janvier 1955 toutes d'ailleurs avec succès.

Le Théâtre Universitaire a monté **Edipe Roi**, traduit par Ulises Petit de Murat. Ce spectacle a été mis en scène et interprété par Francisco Petrone, acteur argentin. Le Théâtre Universitaire, n'ayant pas de local particulier, a emprunté la belle salle de l'Auditorium de la Sécurité Sociale, avenue de la Reforma.

Le Théâtre de l'Escargot (El Caracol), qui se trouve au cœur du vieux Mexico, est le doyen des petits théâtres, car depuis cinq ans, il fonctionne sans interruptions. Ses spectacles sont alternés : œuvres mexicaines, françaises ou américaines. **L'Enfant et la brume**, pièce de Usigli, y a atteint le chiffre record de 450 représentations. Depuis novembre dernier, il donne **Reviens**, **Lucerito**, pièce américaine plus connue sous le titre de **Come back, little Sheba**. L'interprétation de cette pièce a valu à Emperatriz Carvajal le prix de l'Association des Critiques de Théâtre pour la meilleure actrice de 1954.

Dans la salle **Du Cinq Décembre**, la Compagnie « Pro Arte » a présenté avec un grand succès : **Gigi**, de Colette, dont la version théâtrale d'Anita Loos a eu tant de succès à New-York. La jeune comédienne Maricruz Oliver campa une Gigi délicieuse.

Le théâtre « Arlequin » célébrait en décembre son premier anniversaire, avec la chance inhabituelle de poursuivre les représentations de l'œuvre inaugurale **L'heure éblouissante**, d'Anna Bonacci. La principale interprète en est Madame Nadia Haro Oliva, d'origine française, femme du Commandant Antonio Haro Oliva, célèbre escrimeur mexicain et fervent amateur de théâtre.

Le Théâtre **Arena**, lui aussi situé Avenue de la Reforma, possède une troupe d'acteurs de cinéma désireux de se consacrer au théâtre et de lui apporter la minu-

tieuse perfection de leur première spécialité. A ce théâtre, une pièce espagnole **El caso de la mujer asesinada**, atteignit plus de 500 représentations. Une autre comédie espagnole, du même auteur, Miguel de Mihura lui a succédé : **A media luz los tres**, dans laquelle triompha l'acteur Enrique Rambal Jr., grâce à la parfaite interprétation de son personnage.

Le Théâtre Gante, au centre de la ville, présente : **Gigolo**, de Paul Géraudy, où les débuts de la belle Emma Arvizu sont un triomphe. Les représentations de la pièce continuent dans une nouvelle et audacieuse mise en scène de Fabián Conde.

Dans la rue de Paris s'est ouverte, à la fin de l'année dernier, une nouvelle petite salle, le Théâtre du Globe, avec une pièce américaine dont le titre, traduit est devenu **El macho** (The Male Animal). Ce théâtre est le siège d'un groupe de jeunes acteurs pleins d'allant, dirigé par Lola Bravo.

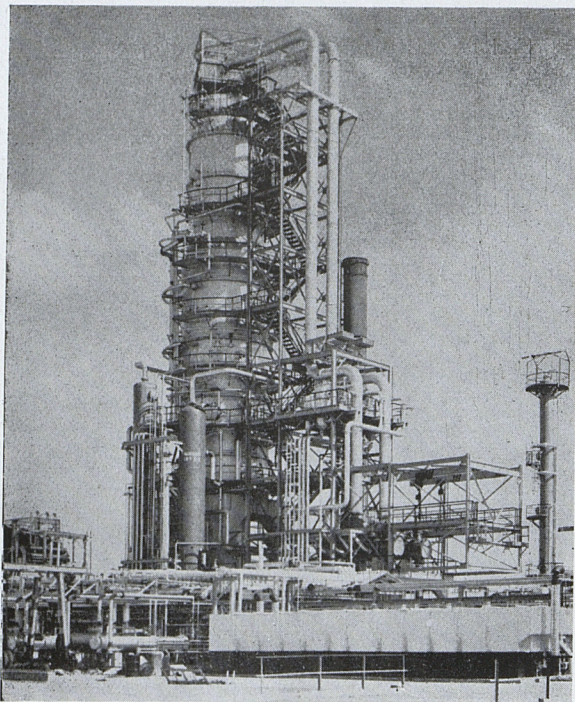
L'on sait ce qu'est le théâtre en rond, sans décors, joué au milieu du public. C'est de cette manière qu'un autre groupe de jeunes, dirigé par Xavier Rojas (ce groupe s'appelait au début TEA : Théâtre Estudiantin Autonome) a représenté, à la Maison de l'Architecte, une pièce également américaine : **Cœur passionné**. Le jeune comédien Carlos Bribiesca, sorti de l'Ecole d'Art Théâtral des Beaux-Arts, en a été le principal interprète.

Salle Ródano, un nouveau théâtre, fort confortable, de la Commission Fédérale de l'Electricité, et voisin du bois de Chapultepec a bénéficié du patronage de l'Institut National des Beaux-Arts pour la création d'une œuvre mexicaine : **Les années d'épreuve**, dont l'auteur, Maria Luisa Algara, d'origine espagnole, a obtenu le prix de la meilleure œuvre, décerné par l'Association des Critiques. Il s'agit d'une pièce réaliste, qui fut défendue avec autorité par une compagnie de jeunes acteurs. Leur directeur est Jorge Landeta, jeune acteur lui-même, ancien élève de l'Ecole du Théâtre des Beaux-Arts.

Le premier événement de l'année fut la réouverture du Théâtre de la Capilla (100 fauteuils), dans le faubourg de Coyoacán. Ouvert en 1953, le Théâtre de la Capilla a déjà donné huit œuvres, de Viola, d'Obey, de Roussin, de Cantini, de Molière, de Ruiz Iriarte, de Sauvajon. Depuis le 27 janvier **Mon mari et toi**, de Roger Ferdinand, interprété par deux actrices fort populaires, Marilú Elizaga et Lucy Gallardo, est un très grand succès.

Plusieurs autres petits théâtres sont sur le point d'être inaugurés, et notre prochaine chronique pourra rendre compte de créations et d'activités extrêmement fécondes.

Dispersés au début, les petits théâtres ont commencé à coordonner leurs activités. Déjà, ils annoncent leurs spectacles par une affiche commune qui donne à chacun d'entre eux une importance égale. C'est une décision raisonnable. Le public que tous ces petits théâtres se sont attirés, va de l'un à l'autre, et on peut l'estimer à près de 20.000 fidèles.



Usine de lubrifiants. Distillation sous vide.

DÉPUIS l'expropriation des compagnies étrangères, en 1938, l'industrie pétrolière mexicaine a connu un considérable développement, surtout pendant la dernière décennie.

SONDAGES ET FORAGES

Pour augmenter les réserves, il a été nécessaire de mener à bonne fin un ensemble de travaux de sondage pour des exploitations nouvelles ou en cours. Deux équipes avaient commencé ces travaux en 1939 ; leur nombre, en 1942, était de 16 ; en 1948, on en compta 34 ; et 45 en 1953.

Au cours des dix premières années d'indépendance de notre industrie pétrolière, plus de 180.000 km² du territoire furent explorés, y compris des zones nouvelles comme celles du Nord-Est, du Nord-Ouest, de la Côte du Golfe du Mexique, et quelques autres. Depuis 1939, 45 champs ont été découverts.

Dans le bassin du Rio Bravo (ou zone Nord-Est) des travaux réalisés avec succès nous ont valu une nouvelle zone de production, dite Rio Bravo, avec ses champs de Reynosa, de Francisco Cano, de Camargo, de Valadeces, de Brasil ; et d'autres. Sa capacité de production de gaz offre d'intéressantes perspectives sans compter l'avantage qu'elle a d'être située à courte distance du centre industriel de Monterrey.

C'est dans la zone de l'Isthme que furent découverts les champs de Moloacán et de Sarlat (1948), de Fortuna Nacional (1950), de Ratón Grande, de Concepción et de José Colomo (1951), et, récemment, de Los Soldados, dans le bassin salin de l'Isthme. C'est un gisement sablonneux, riche en gaz et en huile. José Colomo et son prolongement sud-oriental de la Faja de Oro figurent parmi les meilleures découvertes pétrolifères, depuis 1938.

Par ailleurs, dès 1948, des travaux de sondage et de forage ont été entrepris dans une zone submergée, face à la côte de Veracruz et de Campeche, où des terrains riches en gaz ont été localisés.

L'Industrie Pétrolière

D'après les données de "Petróleos Mexicanos"

En 1952, 99 zones ont été délimitées dans les Etats de Chihuahua, Coahuila, Nuevo León, Tamaulipas, Veracruz, San Luis Potosi Hidalgo, Puebla, Oaxaca, Chiapas, Tabasco, Campeche, Yucatán, Basse Californie et Quintana Roo.

La même année on a découvert six nouvelles régions productrices d'huile et de gaz : Solís, Ezequiel Ordoñez, Manuel Avila Camacho, Hércón et Arroyo Blanco (Etat de Veracruz), et Le Mexicain (Etat de Tamaulipas). La plus importante est celle de Ezequiel Ordoñez dont les neuf puits ont déjà fourni, journellement, 36.000 barils.

En 1953, nouvelle délimitation de champs producteurs d'huile et de gaz situés à Tabasco, Tamaulipas et Veracruz. Mais la découverte la plus importante est celle d'Angostura, dans le bassin de Veracruz, qui ouvre à l'exploitation une zone complètement neuve, à plus de 200 km. de la région de Poza Rica et de la zone de l'Isthme, et seulement à 65 km. du port de Veracruz.

Les travaux de forage ont porté, en 1938, sur 12 puits. Leur nombre était de 293 en 1954. 121 ont été explorés, et 172 sont en exploitation. En voici le tableau pour la période 1946-1954 :

Années	Total	En exploration	En exploitation
1946	49	11	38
1947	51	19	32
1948	82	38	44
1949	162	27	135
1950	219	17	202
1951	268	129	139
1952	307	100	207
1953	355	84	271
1954	293	121	172

En 1954, il a été découvert dix nouveaux champs, et, depuis le début de la présente année, quatre autres. Les plus importants sont Miguel Hidalgo, Ignacio Allende, Vicente Guerrero dans la zone de Tecolutla (Etat de Veracruz), Acuatempan à Tlilmatlan (Veracruz) et la Venta dans l'Etat de Guerrero.

RÉSERVES

Le résultat de ces travaux a été de porter les réserves de pétrole, de 835 millions de barils, en 1938, à 1.662 millions en 1953 ; il existe de plus, une réserve de gaz de près de 86.000 millions de mètres cubes, équivalant, par son pouvoir calorifique, à environ 635 millions de barils de pétrole brut, soit, un total de 2.297 millions de barils. Les réserves totales de pétrole et de gaz se montent, en 1954, à 2.609 millions de barils.

PRODUCTION DE PÉTROLE BRUT

La production pétrolière atteint actuellement un peu plus de 265.000 barils par jour, et les perspectives d'augmentation sont certaines. En 1954, la production totale a été de 85 millions de barils ce qui représente une augmentation de 14,7 % par rapport à l'année précédente. On prévoit que la production de pétrole atteindra, vers la fin de la présente année, 315.000 barils par jour. Le tableau ci-dessous montre l'évolution de la production, de 1938 à 1954 :

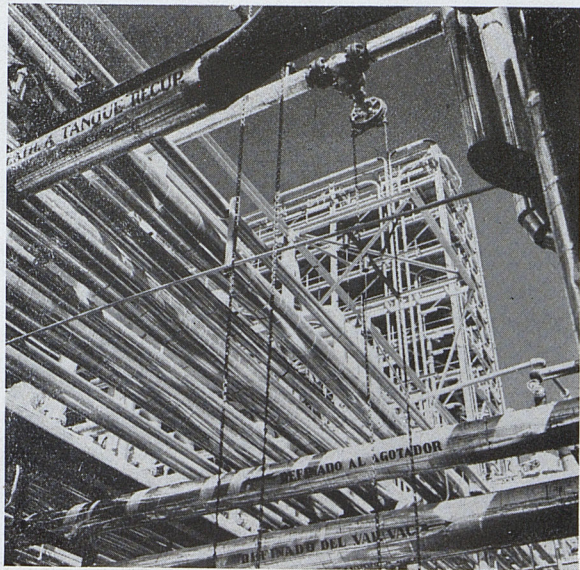
En millions de barils

Années	Quantités	Accroissement annuel %
1938	38.5	
1939	43.3	12.5
1940	44.4	2.5
1941	43.4	2.3
1942	35.1	19.1
1943	35.5	1.1
1944	38.5	8.4
1945	43.9	14.0
1946	49.5	12.7
1947	57.1	15.3
1948	59.8	4.7
1949	62.2	4.0
1950	73.9	18.8
1951	78.3	6.6
1952	78.9	0.1
1953	74.1	6.1
1954	85	14.7

PRODUCTION ET UTILISATION DU GAZ NATUREL

Ces dernières années, la production de gaz naturel est passée de 1.019 millions de mètres cubes (1939) à 2.645 millions (1953). Ce dernier chiffre représente, en pouvoir calorifique, une production de 17.9 millions de barils de pétrole. L'attention apportée par la Direction Générale des Pétroles à cet aspect de la production se manifeste par l'augmentation moyenne annuelle de 14.5 % et, certaines années, 1947-50-51, de 19.1 %, 37.7 % et 37.2 %, respectivement, par rapport à l'année précédente.

Mentionnons encore, vu son importance, le « pipeline » à gaz Poza Rica District Fédéral, qui alimente le District Fédéral et les Centres industriels de Cuautitlán, Tlalnepantla et Lechería. Cette production est utilisée comme combustible par diverses industries, comme matière première pour la fabricación d'engrais par l'usine de Guano et Engrais de Cuautitlán. A Poza Rica, on utilise le gaz, après l'avoir séparé de l'essence naturelle, pour le passer ensuite à l'unité de récupération de soufre dont la capacité quotidienne de production atteint 140 tonnes.



Usine de raffinage au furfurool.

RAFFINAGE

En 1954, 75 millions de barils ont été produits. De 1938 à 1953, la production de dérivés a été la suivante :

Années	Millions de barils	Accroissement annuel %
1938	33.7	
1939	31.9	5.3
1940	32.1	0.6
1941	34.9	8.7
1942	33.2	4.9
1943	34.4	3.6
1944	35.8	4.1
1945	39.2	9.5
1946	44.0	12.2
1947	51.3	16.6
1948	49.8	2.9
1949	54.7	9.8
1950	55.9	2.2
1951	61.3	9.7
1952	65.0	6.2
1953	71.5	9.8

Consommation de Pétrole brut et dérivés

Années	Millions de barils	Aproximativement
1938	22.7	100.0
1939	23.5	103.5
1940	24.9	109.7
1941	26.7	117.6
1942	28.9	126.2
1943	33.6	148.0
1944	34.6	152.4
1945	37.5	165.2
1946	41.6	183.2
1947	45.5	200.4
1948	48.6	214.1
1949	52.7	232.1
1950	56.6	249.3
1951	61.7	271.8
1952	64.4	283.7
1953	66.2	291.6

LES NOUVELLES INSTALLATIONS PÉTROLIÈRES DE SALAMANCA

M. le Président Ruiz Cortines a inauguré à Salamanca (Guanajuato), le 12 janvier 1955, les nouvelles installations de production de lubrifiants et de paraffines. Elles représentent un investissement de 310 millions de pesos auxquels il convient d'ajouter les 134 millions apportés antérieurement à cette raffinerie. L'investissement total atteint donc 444 millions de pesos (plus de 12 milliards de francs), qui proviennent des propres capitaux de l'entreprise et des Bons d'Épargne souscrits par le peuple mexicain.

D'après la déclaration de M. Bermúdez, Directeur Général des « Pétroleos Mexicanos », les usines de Salamanca ont pour but « la production de lubrifiants et de paraffines de première qualité », ce qui signifie une économie annuelle de 15 millions de dollars, montant des importations de ces produits.

Les nouvelles usines utilisent les procédés de raffinage les plus modernes : distillation sous vide jusqu'à la limite d'utilisation sans diminution de la qualité des huiles ainsi obtenues ; desasphaltage au propane, pour l'obtention d'huiles lourdes ou très visqueuses de haute qualité ; raffinage de lubrifiants au furfurool ; déparaffinage de lubrifiants à l'aide de solvants ; traitement à la terre des lubrifiants et des paraffines ; enfin, mélange des divers lubrifiants de base entre eux et avec des produits étrangers pour la parfaite préparation d'huiles commerciales.

Le Centre de Salamanca comprend : une Usine de désaltage, qui élimine le sel du pétrole brut de Poza Rica ; une Usine de Distillation Primaire, dont la capa-

cité de raffinage atteint 40.000 barils par jour ; une **Usine de Distillation sous Vide**, où l'on utilise ces résidus pour la production d'huile « spindle », neutre et neutre légère et de résidus lourds ; une **Usine de Désulphuration et de « Reforming »** qui traite 11.000 barils par jour, pour réduire le contenu total de soufre dans des distillateurs de pétrole et pour améliorer la qualité des essences ; une **Usine de Traitement de Pétrole Lampant** qui le rend plus favorable à sa transformation en pétrole transparent ; et une **Unité de Cracking**, qui utilise le résidu et le gasoil obtenus par l'usine de Première Distillation et par celle de Distillation par le Vide pour la production d'essence et de gaz.

Il existe, de plus : une **Usine de Désasphaltage au Propane**, qui dissout au propane liquide les huiles lour-

des, pour éliminer l'asphalte et obtenir des huiles de basse et haute viscosité ; une **Usine de Raffinage au Furfurol** où s'opère la purification d'huile « spindle » neutre et neutre légère, de basse et haute viscosité ; une **Unité de Déparaffinage au M.E.K. et au Toluène**, où l'on sépare la paraffine des huiles raffinées au moyen de furfurol et de propane, et où l'on produit des huiles cristallines ; une **Unité de Filtration**, où l'on obtient huit types différents de paraffine présentée en plaques) ; une **Usine de Traitement de lubrifiants à la terre**, qui purifie les huiles de base et les améliorant encore les rend plus stables et réfractaires à l'oxydation ; et une **Usine de Redistillation** pour qualités spéciales de lubrifiants qui ne peuvent être séparés à partir de l'unité sous le Vide, en raison de leur faible volume.

LE COTON MEXICAIN

par E. GONZALEZ ROA,

Consul Général du Mexique

UNE nouvelle richesse se développe rapidement au Mexique.

C'est le résultat d'un long et tenace effort de transformations sociales et matérielles, après des années de luttes et d'agitation. Distribution des terres et travaux d'irrigation font leurs preuves : le coton mexicain commence à bien s'aligner dans le marché mondial.

Pour le Mexicain, le coton est le principal élément entrant dans la confection de ses vêtements ; cela depuis des siècles, comme nous le montrent les tissus conservés d'anciennes civilisations indigènes.

Aujourd'hui, le coton moderne originaire du Mexique (le *Gossypium Barbadosensis*) a remplacé celui des siècles de domination espagnole. En ces temps, le commerce extérieur était un monopole de la Couronne. La production du coton, à laquelle s'ajoutaient les tissus qui lui venaient d'Espagne suffisait aux besoins de la population mexicaine. Lors de l'Indépendance, il y a cent trente-cinq ans, la récolte de coton brut s'avérait insuffisante, et l'on avait recours à des importations. Mais, au début de ce siècle, la région de la Lagune (Etat de Coahuila) devint une importante productrice. Grâce à elle, le Mexique put commencer de se libérer de ses importations.

En 1900, la récolte, pour le pays, s'était élevée à 22.300 tonnes. Ensuite,

te, les progrès furent lents. Mais, en 1939, par suite de l'ouverture de nouveaux terrains à la culture et de l'extension des travaux d'irrigation, la récolte atteignit 68.000 tonnes. Depuis, l'ascension a été énorme. Bientôt, la production de la partie nord de la Basse-Californie devint supérieure à celle, déjà fameuse, de la région de la Lagune. D'autres zones de culture naquirent : Signaloa-Sonora, Delicias, Ojinaga, et d'autres de moindre importance. Finalement, c'est la zone de Matamoros qui les surpasse toutes.

La production a donc suivi une constante ascension :

1945 : 424.000 balles de 230 kilos chacune ;

1948 : 520.000 balles ;

1950 : 1.131.000 —

1951 : 1.250.000 —

1952 : 1.150.000 —

1953 : 1.193.000 —

1954 : 1.700.000 —

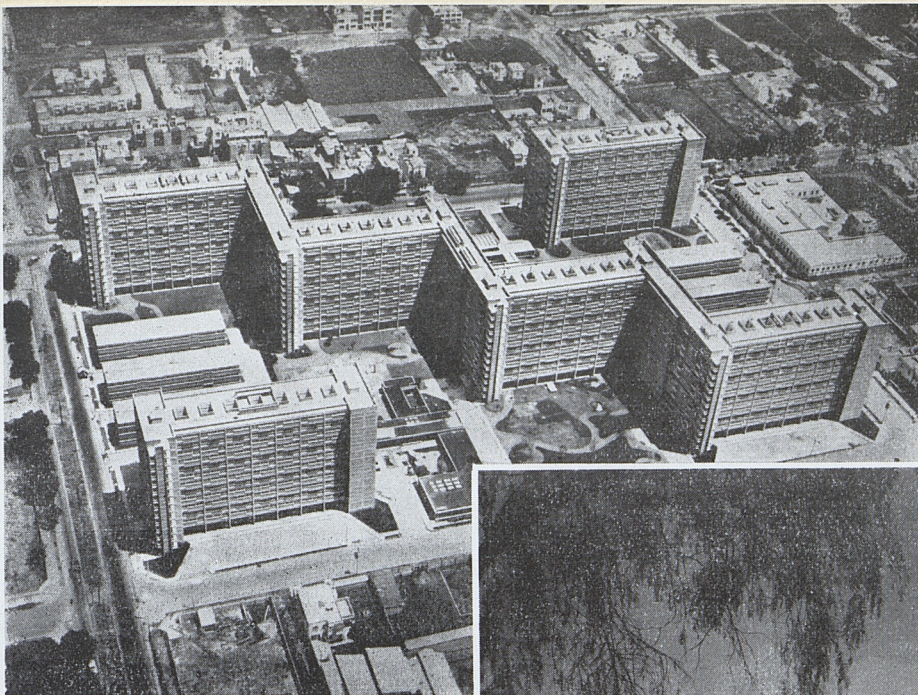
Les grands travaux de captation des eaux de Falcon et Marte Gomez ont transformé des terres stériles en champs de richesses ; et d'immenses domaines, jadis abandonnés par leurs rares propriétaires, sont aujourd'hui mis en valeur par des propriétaires nombreux.

Aussi, note-t-on une forte augmentation de la consommation en coton par la population mexicaine, qui a doublé en un tiers de siècle.

En 1900, la consommation intérieure était de 30.600 tonnes ; c'est-à-dire qu'elle dépassait de 8.000 tonnes la production ; la différence était comblée par l'importation. Aujourd'hui, cette consommation intérieure est de 333.000 balles : soit 75.590 tonnes. Il reste donc, pour notre exportation, une marge de 257.410 tonnes.

En France, l'industrie du textile consomme environ 25.000 tonnes de coton chaque mois. En 1951, elle en a importé 246.300 tonnes et, pour la première fois, le Mexique figure au quatrième rang comme fournisseur de coton dans la Balance du commerce français : Etats-Unis, 93.968 tonnes ; Pays du T.O.M., 33.339 tonnes ; Egypte, 28.646 tonnes ; Mexique, 26.822 tonnes.

L'industrie textile française produit plus pour l'exportation que pour sa propre consommation. Chaque jour, la demande de coton, par le monde, est plus grande. Les statistiques de ces cinq dernières années indiquent une augmentation de un million de balles par an. L'accroissement de la population en beaucoup de pays, un meilleur standard de vie, sont causes principales de cette augmentation. Elles font augurer que le marché du coton sera toujours garanti. Le coton mexicain est d'ailleurs d'une qualité qui se prête parfaitement aux métiers français.



Cité « Président Alemán »
1947-1949

Cité « Président Juárez »
1950-1952.



AU cours de ces huit dernières années, l'auteur de cet article a été chargé d'établir les plans de deux centres urbains réalisés sous la Direction des Pensions Civiles. Ces deux groupes immobiliers devaient comprendre environ mille appartements chacun, destinés à des fonctionnaires. Deux autres groupes importants, de 2.500 appartements chacun, étaient également prévus, sous la Direction de l'Institut Mexicain de la Sécurité Sociale, à l'usage d'assurés ou ayant-droits, d'ouvriers et d'employés.

Aujourd'hui, ces quatre grands groupes sont les suivants :

1° Centre Urbain « Président Alemán » (construit de 1947 à 1949) ;

2° Centre Urbain « Président Juárez » (construit de 1950 à 1952) ;

3° Groupe d'Habitations N° 1 de l'Institut Mexicain de la Sécurité Sociale (Lomas-de-Santa-Fé), en voie d'achèvement (1953-1955).

4° Groupe d'Habitations N° 2 du même Institut (Tlalnepantla), en construction.

L'ensemble de ces groupes pourra abriter de 30 à 40.000 habitants. Ils sont le résultat d'une politique

d'investissements qui n'a pas pour seule fin une économie financière, mais bien plutôt la recherche de conditions de bien-être social. Et s'il a été possible de mener à bien ces entreprises de la Direction des Pensions et de la Sécurité Sociale, c'est grâce aux cotisations (assurances et pensions) de ceux qui en bénéficient aujourd'hui.

Ces groupes constituent la plus importante contribution à la solution du grave problème de la crise du logement, à Mexico. Ils représentent environ 7.000

LES HABITATIONS COLLECTIVES POPULAIRES

par *Mario PANI*,
Architecte

logements réalisés (près de mille par an) depuis le début de l'entreprise.

La différence architecturale entre les Habitations Collectives et les Centres Urbains vient de ce que, quoique tendant à un même but, les unes et les autres répondent à un programme bien défini : les Centres Urbains logent des fonctionnaires des villes, et les Habitations Collectives, des ouvriers des usines périphériques. Les premiers s'adaptent aux besoins de populations denses, (jusqu'à mille habitants par hectares, les secondes à celles qui atteignent 200 habitants par hectare.

Pour ces quatre groupes, indépendamment de leurs grandes dimensions, il n'a pas été tenu compte seulement de commodités indispensables que sont l'eau courante, le tout-à-l'égout, l'électricité, le pavement ; mais de garderies, d'écoles, de jardins d'enfants, de boutiques et aussi d'espaces aérés et, le plus souvent, plantés d'arbres. Quant aux logements, ils correspondent aux possibilités sociales et économiques de leurs occupants.

On a voulu, pour ces constructions, des matériaux durables et d'un entretien facile, afin que les pour-

centages respectifs d'amortissement puissent être répartis sur une période optimale, et que les quote-parts demandées soient minimales. A ce propos, nous pouvons dire que les loyers des quatre Groupes sont les plus bas de Mexico. Aucun d'eux ne dépasse 25 % des ressources des locataires, indice considéré comme normal, partout dans le monde ; pourcentage rarement controuvé dans le cas de familles aux moyens très limités.

Chacun de ces Centres ou Habitations Collectives est, en soi, une organisation autonome et, sans doute, stimulante pour l'esprit social de ses habitants. Déjà, l'on a pu y noter la création d'associations de mères de famille participant aux soins des garderies et des écoles, et d'associations sportives ou artistiques fondées dans les Centres Urbains : d'orchestres et de chorales, d'équipes de natation ou de basket-ball. (L'Equipe du Centre Urbain « Président Alemán » s'est adjudgé le championnat du Mexique.)

Enfin, il convient de signaler que cette politique de constructions d'habitations économiques ne s'est pas écartée d'un programme pré-établi, et que chacune des réalisations nouvelles a été basée sur l'étude attentive des précédentes.

LA LÉGISLATION CONCERNANT LA PROTECTION DES INDUSTRIES NOUVELLES ET NÉCESSAIRES

UNE loi sur les Industries Nouvelles et Nécessaires annulant celle sur les Industries de Transformation, de 1945, est entrée en vigueur, au Mexique, le 4 février de cette année. Visant à l'organisation de l'Industrie Nationale, elle accorde des franchises fiscales afin de stimuler l'établissement de nouvelles activités industrielles et un meilleur développement de celles qui existent actuellement.

Ces franchises consistent en exemptions ou réductions des impôts sur les importations, les exportations, le Timbre, les taxes de transmission sur les marchandises (pour la part correspondant à la Fédération), et, en certains cas, sur l'imposition des Rentes. De tels avantages, qui peuvent s'étendre sur une période de dix années, seront accordés aux industries que la nouvelle loi qualifie de nouvelles et nécessaires.

Sont considérés comme industries neuves, celles consacrées à la manufacture ou à la fabrication de marchandises non originaires du pays et dont l'apport paraît important à son développement économique. Les industries nécessaires sont celles qui ont pour objet la manufacture ou fabrication de marchandises originaires du pays, mais insuffisantes à la consommation nationale.

La nouvelle loi pourra être appliquée aux types d'industrie suivants : les industries de transformation qui, par les modifications substantielles des propriétés physiques ou chimiques des matières premières, ou qui, en raison des articles non achevés qu'elles utilisent pour leurs productions, ont une particulière importance économique ; les industries d'extraction de minerais non métallurgiques destinés à l'usage de l'industrie nationale, qui les rends utilisables sous forme de matières premières ; les industries d'assemblage de marchandises entièrement fabriquées dans le pays ; et les industries de prestation de services dont les activités sont économiquement importantes.

Les franchises et exemptions dont il est question dans la nouvelle loi seront concédées par le Ministère des Finances et du Crédit Public après accord du Ministère de l'Économie Nationale. Leur montant dépendra de l'importance publique assignée à chaque industrie particulière.

Un livre français sur les Aztèques

Le beau livre que vient de publier M. Jacques Soustelle : *La Vie quotidienne des Aztèques* (Hachette, 1955, 318 pp.), constitue un apport capital à la divulgation des connaissances sur ce peuple, l'un des plus importants et sur lesquels on possède le plus de documents, de toute l'Amérique précolombienne. Dans cet ouvrage, M. Jacques Soustelle témoigne de ses qualités d'ethnologue et de sa profonde connaissance, aussi bien des sources du XVI^e siècle que des ouvrages récents qui traitent du même sujet. Sa bibliographie abondante, présentée sous forme de notes, comme il se doit pour une œuvre de divulgation, est un monument d'érudition et de patience. Mais ce n'est pas tout : son esprit admirablement organisé « ethnographiquement cartésien » non seulement permet à l'auteur de dé-

crire la culture aztèque, mais de la comprendre et de lui rendre sa juste place dans le panthéon des cultures mortes.

En plus d'un prologue, bref mais substantiel, l'ouvrage est divisé en sept chapitres : la Ville, la Société et l'Etat; le monde, l'homme et le temps; la journée; de la naissance à la mort (cycle de vie); la guerre; la vie civilisée, et de courts appendices. Mais les titres des chapitres, s'ils nous donnent une idée suffisante du contenu de l'œuvre, ne peuvent nous donner une idée de sa richesse, de son parfait ordonnancement ni de son harmonieuse présentation.

Nous voyons défiler devant nous, tout au long des pages, d'abord l'aspect physique de la ville magnifique, puis l'organisation sociale et politique « calpulli et empire ». Dans le chapitre sur la religion

indienne, l'auteur nous montre l'angoisse qui ne cesse de peser sur l'âme aztèque devant la fin inexorable qu'on peut éloigner pour un temps mais non éviter tout à fait. Les chapitres IV et V étudient le cycle diurne, les « coutumes » des ouvrages ethnographiques, et le « cycle de vie », qui permet de comprendre l'homme et sa culture dans les différentes phases de l'année et enfin son cycle culturel. L'auteur passe ensuite à la guerre, cet autre pilier de la vie mexicaine, et enfin aux aspects plus intellectuels ou plus avancés, ceux que M. Soustelle appelle « La vie civilisée » ; les attitudes de l'être civilisé, les « huehuetlatolli », les arts plastiques, la littérature, la musique et la danse. D'autres aspects avaient été traités dans les chapitres précédents.

I. B.

Nouvelles de Presse

FINANCIERES :

* Les milieux financiers informent que les investissements étrangers au Mexique ont considérablement augmenté au cours des dernières années. Ils étaient de 3.620 millions de pesos en 1948 et ont atteint 6.302 millions en 1952, dernière année pour laquelle on possède des données complètes.

* 160 millions de pesos (sur le crédit de 762 millions obtenus de la Banque Internationale) seront investis pour la remise en état de la voie ferrée du Pacifique; 116 millions dans l'industrie électrique et 20 pour la production d'engrais.

* La circulation monétaire dans le pays a augmenté, en décembre dernier, de 6,7 % par rapport au mois précédent, et de 12 % par rapport au mois de décembre 1953.

* Le Ministre de l'Agriculture a déclaré que la Banque « Ejidale » a financé, pour l'année en cours la mise en état d'une superficie de 1.083.000 hectares, avec des investissements atteignant un total de 495 millions de pesos. La banque a encore une marge de 255 millions de pesos pour de nouveaux prêts.

* Les opérations réalisées par la Bourse des Valeurs durant l'année 1954 ont atteint 140.931.123 pesos, dépassant de 50 millions celles de 1953. Les dépôts de l'épargne (qui étaient en 1944 de 140 millions de pesos environ) ont atteint 899.198.000 pesos en 1954.

CULTURELLES :

* Le Gouvernement Fédéral a alloué durant l'année 1954 des subsides allant jusqu'à 610 millions de pesos pour le développement de l'éducation, des activités culturelles, et pour la construction de routes et d'écoles.

* De nombreux étudiants de l'Amérique du Nord, de l'Amérique Centrale et de Cuba suivent les cours d'hiver de l'Université Nationale de Mexico.

* Le Gouvernement destine 2.500.000 pesos à l'installation d'un Centre d'entraînement de l'Aviation Civile (établi sous les auspices de la O.A.C.I.) où des jeunes, mexicains et d'autres pays de

l'Amérique Latine, pourront suivre des cours.

* On a inauguré l'Ecole d'Architecture de l'Université latino-américaine de la ville de Mexico.

* L'Institut National des Beaux-Arts s'est attaché à fonder des Instituts ou des Académies des Beaux-Arts dans l'intérieur du pays et à réorganiser ceux qui existent déjà.

* Les cours qui sont donnés chaque année par des professeurs mexicains à San Antonio du Texas, dans le cadre d'un programme d'échanges universitaires, ont été inaugurés.

* Le Président de la République a inauguré les cours de l'Université Nationale Autonome de Mexico dans l'amphithéâtre des Humanités de la Cité Universitaire. Plus de 30.000 étudiants y sont inscrits, répartis entre les diverses Ecoles et Facultés où ils suivront les cours les préparant à l'une des 57 carrières prévues aux programmes.

* Le Ministère de l'Education Publique a créé 1.151 nouvelles places de professeurs pour les normaliens diplômés en 1954.

* Ce même Ministère annonce pour 1955 la construction de 237 écoles, avec une capacité de 72.895 élèves. Au cours de 1954, 236 écoles nouvelles, qui accueillent maintenant 51.030 élèves, ont été édifiées.

* Sur l'initiative de l'Association Nationale Routière, un centre de perfectionnement vient d'être inauguré. Son but est de former des ouvriers spécialisés dans l'utilisation des machines destinées à la construction des routes.

* La Section Mexicaine de l'Institut International des Sciences Administratives vient d'être constituée.

— Le cinquantenaire de la fondation de l'Hôpital Général a été commémoré. Au cours de la seule année 1954, 180.518 patients y furent traités.

* Le Mexique sera présent à la Foire Internationale de Paris dont l'ouverture aura lieu le 14 mai prochain.

ECONOMIQUES :

* Le Banco de Mexico, dans son Rapport annuel à ses actionnaires, donne les données suivantes comme symptôme de l'amélioration économique du pays durant l'année 1954 : la production agricole a augmenté de 20 %; le revenu réel par habitant s'est amélioré dans une proportion plus grande que celle de croissance de la population qui est de 4 % ; on a remarqué une diminution importante des importations et une augmentation des exportations; à partir de juillet l'amélioration des réserves, représentant 97,6 millions de dollars s'est fait sentir. L'augmentation des revenus du tourisme et du commerce frontalier a été de 29 millions de dollars. On a, de plus, maintenu la traditionnelle politique de libre convertibilité du peso.

INDUSTRIELLES :

* D'après la revue *World Petroleum*, le Mexique est le pays qui a atteint le plus grand développement (près de 15 % par rapport à la production de 1953) en 1954 parmi ceux qui alimentent le marché international.

* « *Petróleos Mexicanos* » annonce que Cuba a acheté au cours de l'année passée, de l'essence et du pétrole brut pour une valeur de quatre millions de dollars.

* Le « Banco Nacional de México » fait savoir que la production de l'énergie électrique a augmenté de 9 % durant l'année 1954 et la capacité des installations électriques de 10 %, avec 1.817.000 kilowatts; la production a été de 6 milliards 240.000.000 de kilowatts-heure.

* La production nationale des produits manufacturés a atteint, en 1954, 64.600 millions de pesos.

* Le Ministre des Finances a inauguré à Monclova (Etat de Coahuila) la première grande usine pour la production de coke au Mexique et qui appartient à la Société des « Hauts Fourneaux du Mexique ».

AGRICOLLES :

* La production agricole du pays a été très satisfaisante en 1954. Une quantité considérable de maïs a été exportée, surtout au Guatemala; non seulement il

n'a pas été importé de céréales, mais il a été possible d'utiliser l'excédent. La production du café accuse aussi une augmentation considérable.

* Le montant de la récolte de coton pour les années 1954-1955 a dépassé toutes les prévisions officielles et privées puisqu'elle a atteint le chiffre de 1.714.323 balles, 200.000 de plus que le taux prévu.

* Le cargo « Nike Maru » portant les cinq mille premières balles de coton sur les 30.000 achetées par le Japon au Mexique, a levé l'ancre du port de Guaymas (Etat de Sonora).

* L'Union Nationale des producteurs de sucre informe que la vente de ce produit, en 1954, a atteint, à l'intérieur du pays, 734.725 tonnes, tandis que 74.000 tonnes ont été vendues à l'étranger.

* Le Directeur Général de la CEIMSA a déclaré à la presse que le Mexique a cessé d'être un pays importateur de blé.

* La Commission du fleuve Papaloapan ouvrira, dans le Mixteca (Etat d'Oaxaca) toute une zone nouvelle à la cul-

ture de l'olivier. On a déjà commencé à planter 100.000 arbres.

MINIERES :

* D'après les déclarations de la « Nacional Financiera », ainsi que d'après les études de la Maison Handy et Harman, de New-York, le Mexique se classe toujours en tête de la production mondiale d'argent. Cette production a été, durant l'année 1954 de 47 millions d'onces, c'est-à-dire le cinquième de la production mondiale.

* La France et l'Allemagne Occidentale ont constitué dernièrement le marché le plus important de l'argent mexicain en Europe. Le « Banco de Mexico » fait savoir que 40 millions d'onces de ce minerai ont été envoyés en Europe pendant l'année 1954.

NOUVELLES DIVERSES :

* D'après des données du « Banco de Mexico », le tourisme a rapporté au Mexique, durant l'année 1954, 4.050 millions de pesos.

* Le chantier pour les Pétroles Mexicains à San Juan de Ulía (Etat de Ve-

racruz), et dont le prix de revient sera de trois cents millions de pesos est presque terminé. On pourra y construire des navires jaugeant jusqu'à quinze mille tonnes.

* Deux nouveaux môles seront inaugurés prochainement à Coatzacoalcos (Etat de Veracruz); ils sont destinés à faciliter l'embarquement pour l'étranger, du soufre dont la production a augmenté considérablement au Mexique au cours des derniers mois.

* Le Ministère des Communications et des Travaux Publics fait savoir que durant l'année passée, 28 millions de pesos ont été investis pour la construction de nouveaux ponts carrossables.

* Une commission d'industriels de la ville de Monterrey a entrepris une tournée dans l'Amérique Centrale et les Antilles, premier pas vers la création d'une flotte marchande nationale.

* La route d'une longueur de 2.500 kilomètres et qui unit désormais les villes de Mexico et de Nogales (Etat de Sonora) a été ouverte au trafic.

NOUVELLES DU MEXIQUE

REVUE TRIMESTRIELLE

SERVICES CULTURELS DE L'AMBASSADE DU MEXIQUE A PARIS

N° 1 ~ 9, Rue de Longchamp, 9 - PARIS (16°) ~ Avril 1955

SOMMAIRE

Le Mexique et la Paix (fragment d'un Rapport de M. le Président Ruiz Cortines). — J. Torres Bodet : Quelques mots d'introduction. — Silvio Zavala : Regards sur l'histoire du Mexique. — Alfonso Caso : Contributions des Indiens à la civilisation mondiale. — Manuel Toussaint : La Cathédrale de Mexico. — Alfonso Reyes : Sor Juana Inés de la Cruz. — Un sonnet de sor Juana traduit par G. Lévis Mano (de l'« Anthologie de la Poésie Mexicaine » établie par Octavio Paz, Collection UNESCO, Editions Nagel). — Ignacio Bernal : Oaxaca. — Ignacio Chávez : L'Institut National de Cardiologie. FAITS, ŒUVRES, PERSONNES. — Antonio Carrillo Flores : Le rétablissement de l'économie mexicaine. — Justino Fernández : Les plus récentes manifestations de la peinture mexicaine. — Leopoldo Zea : La philosophie au Mexique. — Salvador Novo : Le théâtre : La saison d'hiver. — L'INDUSTRIE PETROLIERE. — Edmundo González Roa : Le coton mexicain. — Mario Pani : Habitations collectives populaires. — LEGISLATION SUR LES NOUVELLES INDUSTRIES. — Un livre français sur les Aztèques. — BREVES INFORMATIONS.

Les articles contenus dans ce Bulletin engagent la seule responsabilité de leurs auteurs.

La reproduction partielle ou intégrale de tous nos articles et informations, reste autorisée à condition qu'en soit indiquée la provenance.

EDITIONS IMPRIMERIE SPECIALE DE C.M.M., 121, rue Montmartre, Paris (9°)

